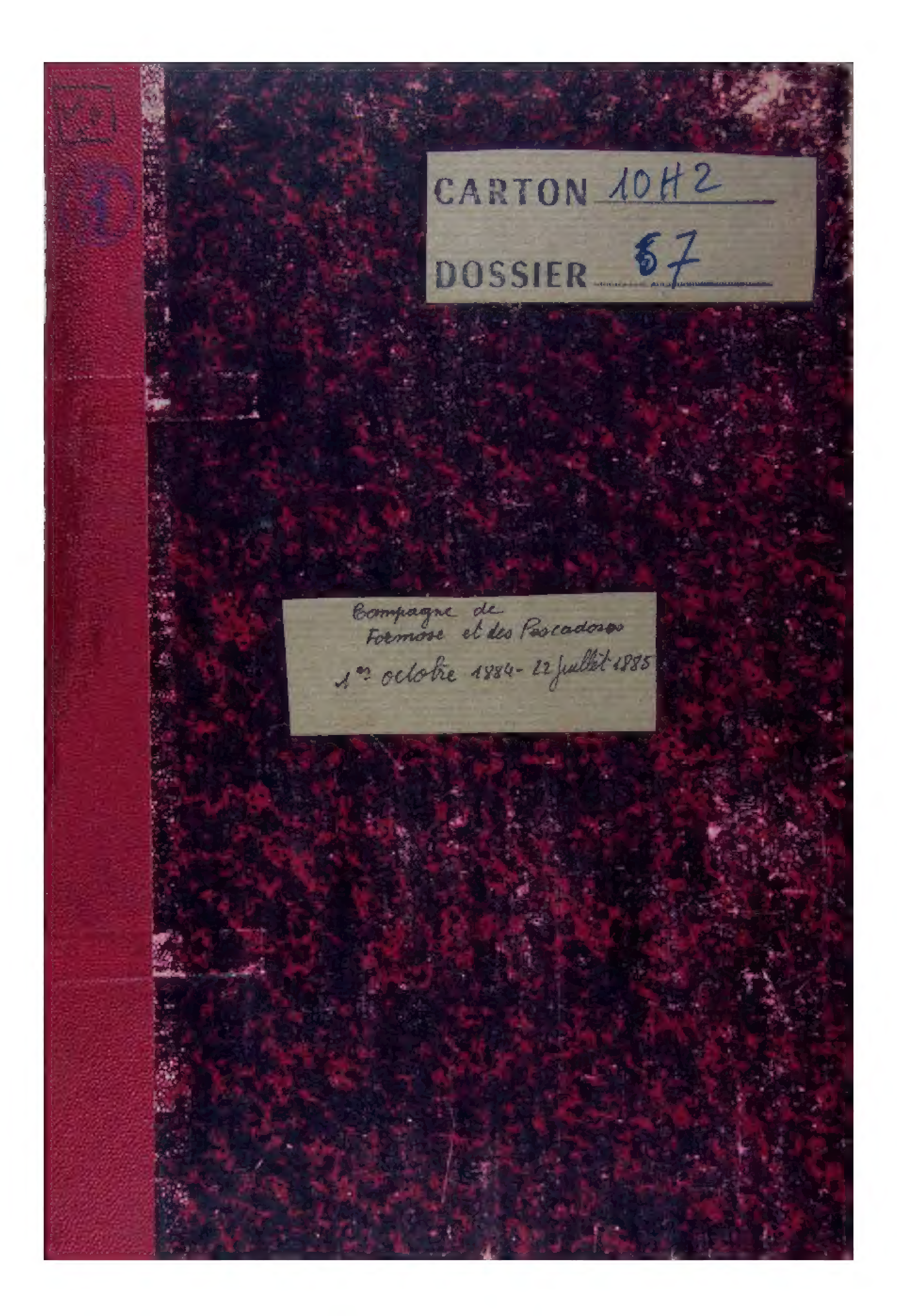

CARTON 10H2
DOSSIER 87
Campagne de
Formose et des Pescadores
1er octobre 1884 - 22 juillet 1885





Opérations militaires de 1885 à Formose et aux Pescadores, travail de M. le Lt Gaultier, de l'infanterie de marine, versé aux A. H. par les Archives Admives, après le décès de l'auteur, en juin 1909.



Avant-propos.

Ceci n'a pas la prétention d'être l'histoire de la campagne de Formose ; c'est tout simplement un récit écrit, d'après des notes prises au jour le jour, par un officier qui a vu et qui s'est plu à retracer, aussi exactement que possible, les épisodes dont il a été le témoin.
C'est, pour ainsi dire, un memento rédigé par l'auteur à l'intention de ses compagnons de la Marine et de l'Armée, et qui permettra à ceux d'entre eux qui ont pris part à l'Expédition, de se souvenir d'heures parfois pénibles mais toujours glorieuses.

Campagne de Formose et des Pescadores.

Quand au cours de la Campagne au Tonkin on résolut aussi d'occuper la Chine à Formose, l'expédition en fut confiée à Mr l'Amiral Courbet.
(1) Le Gouverneur de la Cochinchine et le Général en Chef au Tonkin furent consultés sur la possibilité qu'ils avaient de fournir le Corps expéditionnaire. Leur réponse dut être un acquiescement immédiat, puisqu'ils donnèrent douze compagnies d'Infanterie de Marine, une batterie de 4 de montagne et une batterie de canons-revolvers.

De plus, Mr le Général Brière de l'Isle, connaissant le peu d'efficacité des pièces de 4 fit l'offre au Commandant de l'Escadre, d'une section de 80 de montagne avec son personnel; offre fraternelle qui fut acceptée.

Les transports "Nive", "Tarn" et "Drac" conduisirent les troupes à l'Ile "Matsou" située à deux milles de l'embouchure de la rivière Min. Le Vice-Amiral Commandant en Chef et le Contre-Amiral Lespès s'y trouvaient déjà avec le "Bayard"

---

(1) La composition du Corps expéditionnaire, (Tonkin), est à la fin du travail.

le "Lagalissonnière", la "Triomphante", l'"Atalante", le "d'Estaings", le "Volta", la "Saône", le "Lutin" et le "Lynx".

On resta trois jours sur cette rade afin d'échanger avec la France, par la station du "Sharp Peak", les derniers télégrammes qui devaient compléter les instructions. Comme aucun projet n'avait transpiré dans l'escadre, les conjectures, toujours si promptes à naître en présence d'un secret, promenaient les imaginations en éveil de Kélung à tous des points quelconques de la côte de Chine.



Enfin, le dimanche 29 septembre, la "Saône" d'abord, puis le "Bayard" avec le Commandant en Chef, le "Lutin" et les trois transports firent route vers le Sud-Est. Le lendemain, tous mouillaient devant Kélung[1] complétant ainsi les forces navales représentées par le "Duguay-Trouin", le "Château-Renaud" et le "Parseval".

Quant à l'Amiral Lespès, il allait bombarder Tamsui avec la "Lagalissonnière", la "Triomphante", le "d'Estaings" et le "Volta".

L'"Atalante" et le "Lynx" restaient à Matsou.

L'aspect[2] de la baie de Kélung et des hauteurs qui l'entourent est très-pittoresque, et le coup d'œil eût été pleinement satisfait si les travaux des fortifications élevés par les troupes chinoises n'eussent rompu l'harmonie de ce charmant paysage.

---

(1) Voir la carte, page 9.
(2) Voir la carte, page 59.

Ce terrain, si accidenté, est le résultat géologique de soulèvements considérables ayant formé plusieurs séries de glissements; la muraille verticale de chacun d'eux fait généralement face au nord, et leur pente s'incline le plus souvent vers le Sud-Est.

La surface est presque partout couverte d'un bambou droit, grêle et gracieux qu'on dit être particulier à Formose.

Les contours de la Baie sont coquettement découpés par les lames, et deux îlots, couverts de verdure, forment un premier plan à la ville de Kélung bâtie dans l'enfoncement.

Vus de loin, les pignons des maisons chinoises et les faîtes bizarres et tordus de leurs toits, se découpant sur un fond riche en végétation et produisent un fort curieux effet.

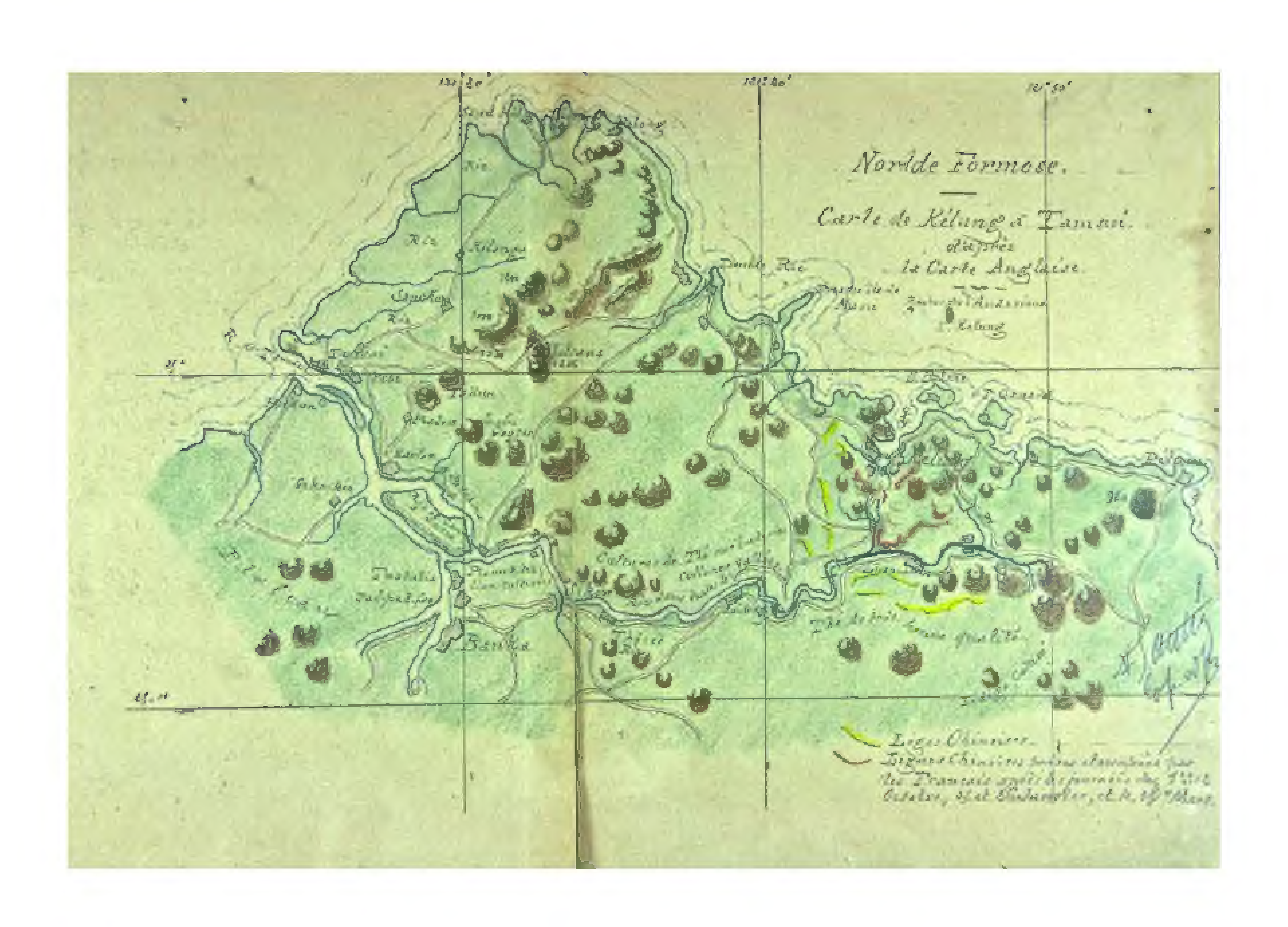
Sur la rive droite, on voyait les importants décombres d'un grand fort, naguère armé de cinq canons de place du système Krüpp; le front était en maçonnerie solide et les volets d'embrasures blindés en fer avaient une épaisseur de dix-sept à vingt-deux centimètres.

Malgré cet aspect formidable, ils avaient été promptement réduits par l'artillerie du "Lagalissonnière".

Dans le combat à courte distance, l'ennemi avait logé trois gros projectiles dans le cuirassé.

En arrière, et du même côté, était un autre petit fort qui fut démoli par le "Villars".

Sur la rive gauche et face à la mer, on voyait encore une caserne casematée, sur la terrasse de laquelle quelques canons, à âme lisse, avaient tenté de résister à ceux du "Lutin".


Nord de Formose.
Carte de Kélung à Tamsui.
d'après
la Carte Anglaise.
Banka

Après le bombardement, chacun de ces ouvrages reçut le nom du navire qui l'avait détruit.
Le Commandant en Chef employa la journée du 30 Septembre à faire la reconnaissance de la côte, depuis le pied du sommet "Clément" jusque vers Pétaou, pour choisir un point de débarquement.
Cette reconnaissance, loin d'être inquiétée par les Chinois attira l'attention des curieux, elle permit de désigner le mont Clémente comme premier objectif, parce que ce sommet, d'une altitude de cent trente-et-un mètres, dominait à peu près tous les ouvrages construits sur les hauteurs des deux rives : l'opération fut décidée pour le lendemain.
En effet, le 1er Octobre, dès 6 heures du matin, les chaloupes à vapeur, armées chacune d'un canon-révolver, remorquaient des chapelets d'embarcations bondées des soldats du Bataillon Ber et de ceux de la section de 80, pendant que les projectiles de 14 et de 10 des navires tiraient sur les parapets ennemis ; seules, deux pièces de l'adversaire répondirent des hauteurs de la rive droite.
Le débarquement se fit facilement sur le sol chinois qui se présentait ainsi :
A gauche, le mont Clément ; à droite, la fin d'un chaînon venant du Sud ; au centre, un col défendu par un parapet fermant le passage, au pied du col et un peu vers la droite, des cases en pierres dissimulées sous une verdure abondante.
Selon les ordres de Mr le Lieutenant-Colonel Berthaute le Villain qui commandait l'opération, la Compagnie Cassé, en ordre de combat, se porta

lentement en avant. La Compagnie Marty gravit en file les pentes abruptes du Clément, la Compagnie Carré prolongea la première à droite et, enfin, la Compagnie Melse fut conservée en réserve pour servir de soutien à l'artillerie et pour protéger l'ambulance. Peu de temps après, un des pelotons de cette Compagnie s'élevа sur le chaînon, à droite, et forma un crochet défensif à gauche.

L'Infanterie chinoise abritée derrière ses retranchements ou embusquée sous des bouquets de bois, était restée muette devant l'artillerie des navires; mais elle ouvrit le feu quand elle aperçut la Compagnie Cadre s'approcher de ses positions.

La Compagnie Marty mettait à profit les temps d'arrêt que lui imposait la fatigue pour tirer sur l'ennemi déjà en contrebas et pris en écharpe. Quand elle eut couronné la hauteur, le feu devint très vif partout et détermina la retraite des Chinois. Pour obtenir ce résultat, il avait fallu de grands efforts car les hommes, sac au dos, étaient incommodés par une forte chaleur.

L'ennemi s'était retiré, par des couverts, sur une hauteur située à onze cent mètres dans le Sud, et d'une altitude de cent mètres environ; des feux de salve l'y poursuivirent et complétèrent son trouble.

Dans la journée, vers une heure, une Compagnie exécuta une reconnaissance dans la petite vallée qui est formée par le Clément et la nouvelle position sur laquelle étaient les Chin

L'étrangeté des impressions que causa la vue de ce terrain dominé de toutes parts et les feux soudains envoyés des bouquets de bambous environnants jetèrent la confusion dans les différentes fractions.

Cette journée coûta cinq tués et treize blessés aux Français; quant aux Chinois, on ne peut évaluer leurs pertes.

Cependant, les cadavres qu'ils avaient dû abandonner sur le terrain, semblaient témoigner d'un grand nombre des leurs mis hors de combat, car leur coutume, commune du reste à tous les peuples asiatiques, est d'enlever les morts autant qu'ils le peuvent.

Le Bataillon Lacroix, débarqué vers 3 heures pour relever le Bataillon Ber, très-fatigué, travailla immédiatement avec ses outils portatifs à établir des tranchées-abris, et l'artillerie installa une batterie de deux pièces de 80 et de deux pièces de 4, en se servant du parapet chinois construit pour la défense du col.

Ce premier combat démontra :

1° La valeur des feux de salve dont l'emploi fut presque exclusif, surtout pour fouiller les nombreux couverts habilement mis à contribution par les Chinois.

2° La nécessité de ne jamais aventurer des éclaireurs, voire même des tirailleurs, sous ces couverts afin de ne pas les exposer à des surprises dangereuses, l'adversaire étant prompt à les changer en catastrophes.

3° L'urgence de procéder avec méthode sur des terrains aussi tourmentés, et l'emploi fréquent du mouvement tournant dont les Chinois ont une

grande crainte;

4° Que l'ennemi était en partie armé du fusil Mauser, et que la valeur individuelle du soldat n'était point à mépriser. Par contre, il fut établi que les Chefs étaient ignorants, peu soucieux de leurs devoirs, et enclins à quitter facilement le champ de bataille.

Le 2 Octobre, toutes les troupes furent débarquées, et un ordre de mouvement prescrivit de prendre cette deuxième barrière, derrière laquelle les vaincus avaient paru se réfugier.

Le Mont "Clément" serait occupé et servirait de base d'opération.

Le Bataillon Lange, partant du col, attaquerait les lignes chinoises de front.

Le Bataillon Lacroix, quittant le même endroit, tournerait la gauche de l'objectif, par un chemin qui paraissait y aboutir.



Le Bataillon Ber resterait en réserve au mont "Clément".

On prévoyait une journée pénible à tous les points de vue, à cause des difficultés du terrain et de la résistance probable qu'on pensait rencontrer.

La température était élevée et allait ajouter une fatigue bien plus grande à celle déjà occasionnée par la marche dans les parties encaissées du chemin.

Les pentes qui descendaient du col vers l'ennemi, quoique rapides, étaient cependant d'un parcours facile; la vallée à traverser, celle où la reconnaissance de la veille avait échoué, était étroite, couverte de rizières au milieu desquelles coulait une petite rivière à

fond mi-sablonneux, mi-vaseux. Le sentier qui menait à l'objectif était peu couvert et offrait de nombreux angles morts.
Quant au front de la position, c'était un fort parapet dans lequel était pratiquée une double ligne de créneaux percés horizontalement autant que l'usage de jumelles pouvaient le laisser croire.

Le Bataillon Lacroix commença son mouvement et, comme la veille au début, le silence le plus grand régnait du côté de l'ennemi; seule, la présence de cadavres chinois laissés un peu partout rappelait la guerre. Mais le plan adopté subit aussitôt une modification imposée par l'idée que le terrain à occuper devait être de structure semblable à celui déjà conquis, c'est-à-dire, que la crête ——— en était fortement défendue, et qu'il se dérobait immédiatement en arrière, offrant ainsi des couverts très vulnérables.
Cette façon d'envisager les choses permit d'admettre que le Bataillon Ber, gardant le Mont Clément déjà protégé par tous les canons de l'escadre, formerait une base très suffisante qui permettait au Bataillon Lange de participer au mouvement du Bataillon Lacroix. L'attaque mobile de front se trouvait donc supprimée.
L'heure était déjà avancée, et la chaleur devint suffocante quand on s'enfonça dans les parties basses du chemin. Toutefois, vers une heure de l'après-midi, le Bataillon

mètres [illegible] de la position [illegible] enfilade [illegible] était couronné par un grand fort au [illegible] l'ennemi avait déjà évacué.

Fort central occupé le 2 Octobre.

Éch. du $\frac{1}{4000}$. Eq. 12

Ouvrages chinois.

Fort construit par les Français sur la partie supérieure du fort chinois

Citadelle Lung(?)

Clles du Fort S Ouest

A — Profil — B

Les [illegible] arrivés [illegible] couronnant aussitôt et, à cause de sa situation, on l'appela "Fort Central"; quelques cadavres et des débris d'un canon de 4 de montagne, [illegible] petits canons pour l'artillerie gisaient à terre.
On apercevait encore dans le Sud, à mille mètres environ un autre ouvrage

Cette fois, en découvrant le terrain par lequel les Chinois dissimulaient leurs camps retranchés, on se rendit compte du peu d'effet des projectiles d'artillerie sur ces positions. En effet, jamais on ne se fût figuré que ce fort contenait trente-huit cases en paillotes, bien faites, pouvant abriter six cents hommes.

Bientôt, une trentaine d'habitants à l'air niais et impudent, ~~et fort~~, le corps un peu courbé et maigri par l'usage de l'opium, se présentèrent les bras croisés derrière le dos.

Interrogés, ils dirent que l'armée chinoise de la ville, forte de trois mille hommes, en avait perdu trois cents; ils ajoutèrent que, [redacted] retirée dans le "Fort Central" après avoir été battue le 1er Octobre, elle en était partie la nuit précédente, s'écoulant par la route de Tamsui.

La télégraphie à bras employée dans la marine fut immédiatement installée pour informer promptement le Commandant en Chef qui était sur le "Bayard."

Vers le soir, la compagnie Chirion occupa, sans coup férir, l'ouvrage situé au Sud. C'était un fortin dont les cases agglomérées les unes sur les autres pouvaient avoir logé des malades

Une autre compagnie fut envoyée dans le Sud-Est par rapport au "Fort Central", direction dans laquelle devaient se trouver d'autres travaux si l'on en jugeait par un chemin couvert qui semblait y conduire.

L'ordre était de les aménager du mieux possible avec les outils du sac.

Mais cette compagnie s'égara, tâtonna la nuit, très perplexe, et n'atteignit la position assignée que le lendemain matin.

Examinée de près, cette position, tracé de l'Est à l'Ouest était formée de deux anciennes tours, de deux fortins contenant des casemments en torchis, et d'un réduit, qu'on appela le "Nid d'Aigles", le tout relié en arrière par une sorte de chemin couvert.
On y trouva trois affûts Krüpp de montagne, des projectiles et quantité de fusils à percussion.
Ces différents ouvrages prenaient à revers ceux de la rive gauche de la baie de Kelung, et en écharpe, une partie des Forts de la rive droite.
Tous présentaient le caractère d'une construction analogue.

Le canon de l'Amiral Lespès qui bombardait les forts de Tamsui grondait encore dans le lointain.
Le 4, des marins des Compagnies de débarquement, occupèrent la "Douane", sur la rive droite de la baie, et les compagnies s'installèrent dans le camp retranché des hauteurs de l'Est.
Kelung appartenait donc bien aux Français qui pouvaient se féliciter d'un succès si prompt, en songeant aux difficultés qu'ils eussent rencontrées si l'ennemi avait défendu les positions qu'il avait préparées.
Dès le 5, des reconnaissances parcoururent plusieurs des vallées voisines du mont Clément.
Trois compagnies du Bataillon Lange pénétrèrent aussi dans la belle vallée du Sud en passant par la ville.



Kélung, qui avait un certain aspect d'originalité et de coquetterie vu de loin, était mal bâti, les nombreuses constructions en pierres, en briques ou en bois, entourant quelques pagodes, formaient des angles multiples, des rues, des impasses couvertes et des ruelles tortueuses.

Le sol des rues, mal dallé, disparaissait souvent sous des flaques verdâtres, nauséabondes et des détritus de tous genres. L'air imprégné de fétides exhalaisons et par une forte odeur de pourriture particulière au vieil opium choquait l'odorat de ceux même qui avaient vécu en Cochinchine ou au Tonkin.

Les habitants, tous Chinois, regardaient avec curiosité, silencieux d'abord, puis impertinents par leur attitude ou leurs rires moqueurs aussitôt qu'on les avait dépassés

La reconnaissance suit la route de Tamsui qui se dirige vers le Sud et gravit les crêtes à l'aide de marches larges et peu élevées. Comme presque toutes les routes au Nord de Formose, elle est faite de pierres ou de gros cailloux roulés placés de chaque côté d'une grande dalle posée dans l'axe du chemin.

A droite et à gauche étaient de nombreuses galeries horizontales, sans profondeur, d'où de pauvres ouvriers extrayaient du charbon de terre brillant et très chargé de soufre.

Ces galeries isolées, individuelles pour ainsi dire, n'ont pas le caractère d'une exploitation générale.

Cependant, les renseignements recueillis confirmaient l'existence de véritables mines dans le Sud.

Après avoir franchi le col, la route de Tamsui longe la rive

gauche d'un petit cours d'eau qui vient du pied des ouvrages, et coule parmi des rizières de peu d'étendue établies en gradins. ~~Elle le franchit à l'aide d'un pont établi pour traverser la rive droite~~
~~à quelques cents mètres~~ Plus loin, un autre petit cours d'eau vient du N. Ouest.

Le terrain environnant est une suite non interrompue de collines dont la surface est couverte de cultures de thé, de fouillis d'arbustes, de bouquets de bambous droits et de rizières, partout où il est possible de retenir l'eau.

Après avoir parcouru deux kilomètres, la reconnaissance atteignit ~~un~~ un cours d'eau plus important, paraissant venir de N. Est, et qui n'est autre que la rivière de Tamboï, large de trente mètres.



Ses eaux limpides coulent vers le Sud, au milieu d'une plaine bien cultivée, et son lit, très inégal, forme de nombreux gués. Malgré cela, les jonques assez chargées y circulent aisément.

Cette contrée est charmante de pittoresque; on ne se serait jamais cru en état de guerre, si des corps de Chinois morts ou mourants n'avaient rappelé la réalité.

Beaucoup de ces malheureux périssaient de faim ou de misère, ne recevant aucun secours de leurs compatriotes, sous le triste prétexte qu'ils n'étaient point de la même province. Le temps de la reconnaissance étant limité, les Compagnies rentrèrent.

De retour à Kélung, on apprit que le "Tarn" était parti dans la journée pour aller porter des Compagnies

se d'escadre, pendant qu'on travaillait avec activité à relever, M. le Contre-Amiral Lespès faisait attaquer Tamsui par toute cette marine.

(1) L'embouchure de la rivière était fermée par un barrage de jonques coulées et par une double ligne de torpilles dormantes en aval et en amont.

L'opération avait pour but de s'emparer des postes d'inflammation établis sur la pente est d'un mamelon situé sur la rive droite du cours d'eau.

Le mamelon, défendu avant le bombardement par le Fort Blanc et le Vieux Fort, n'était plus protégé que par deux camps retranchés qu'occupaient un grand nombre de soldats chinois.

(2) Le point de débarquement fut choisi de façon à battre le terrain le plus longtemps possible avec l'artillerie des navires, pendant que les marins marcheraient sur l'objectif.

La mise à terre des Compagnies se fit sans encombre, l'ennemi bien caché, resta silencieux.

La plage présentait une ligne de dunes peu élevées derrière lesquelles les réserves furent abritées.

Ensuite, le terrain à parcourir était couvert de haies, de rizières, de bouquets de bois et de maisons qui bordaient le pied du mamelon.

Les Compagnies Fontaine et Dehorter, qui formaient la chaîne, marchèrent résolument sur le point de direction, mais quand elles furent engagées dans les rizières et que leur gauche eut débordé la droite des Chinois embusqués dans la partie boisée, elles essuyèrent un feu très vif de front et d'écharpe.

Les marins, armés de Kropatcheks, ripostèrent avec vigueur

1) Voir la carte, page 23.

d'ardeur.

Dans le même temps, les deux lieutenants de vaisseau qui commandaient ces compagnies étaient frappés mortellement, et l'un d'eux décapité sous les yeux de beaucoup de ses hommes blessés aussi ; enfin, les munitions furent promptement épuisées.

La sagesse conseillait de mettre fin à cette affaire et la retraite, aussitôt ordonnée, fut soutenue par les réserves restées derrière les dunes.

Mais, comme il arrive toujours en de semblables circonstances, surtout quand le terrain manque de profondeur, les Chinois du combat se précipitèrent et les deux lignes furent bientôt mêlées.

Alors, les Chinois sortirent de leurs fourrés pour commencer une poursuite qui fut heureusement arrêtée par les canons de la "Vipère", bien postée en avant du barrage.

Les pertes des Français étaient sensibles pour leur faible effectif ; quant à celles des Chinois, on ne put guère en fixer le chiffre.

—

A Kélung, les habitants qui y étaient restés approvisionnaient le marché de denrées qu'ils vendaient à des prix modérés ; tout semblait devoir continuer ainsi, lorsqu'un acte d'hostilité fut commis sur un soldat français qui se laissa sottement ~~attirer~~ dans une maison ; il ne reparut jamais.

Les perquisitions faites à la suite de ce guet-apens amenèrent la découverte d'uniformes et d'armes et démon


Tamsui.
Échelle du 1/20000
Dⁿ Française
Camp retranché
Camp retranché
R
Fᵗ Neuf
Ville chinoise
Vipère
V a s e s
n

tirant que des réguliers chinois ou des hommes de mi-
lice n'avaient pas quitté la ville avec l'armée vaincue.
Dans tous les cas, la répression fut prompte ; deux
habitants insurgés furent fusillés et leur maison incen[diée]

Le 12 Octobre, la pluie tomba pour la première fois, on peut dire qu'avec elle commença la fâcheuse période de la campagne car elle coïncida avec le décès foudroyant de deux marins frappés de cet odieux "accès algide" qui, sans relâche et avec tant de rigueur, trouva le malheureux corps expéditionnaire.

Il fut beaucoup discuté sur la nature et l'origine du fléau ; mais sa marche si terrifiante par sa soudaineté et ses caprices ne put être entravée.

Le 19 Octobre, une reconnaissance composée de quatre compagnies fut envoyée dans la direction des "Mines". Deux compagnies se portèrent vers Pétaou, petit col à l'est de Kelung sur lequel le chemin des mines était dirigé ; une autre compagnie gardait le point A comme point d'appui ; — la dernière compagnie resta à mi-distance dans la vallée, dite des "Mines", de façon à protéger une retraite le cas échéant. Les compagnies de tête, indécises, n'allèrent pas jusqu'à Pétaou, et l'emplacement exact des "Mines" resta ignoré.

Les habitants effarés, presque hostiles au passage de la reconnaissance, montrèrent de la confiance quand elle rentra dans ses cantonnements, et leur dominante avidité au gain leur fit vendre des provisions aux Français que les mœurs étonnèrent.

La persistance du mauvais temps accroissait le nombre des malades; le 22 Octobre, la garnison du fort Sud-Ouest, momentanément incapable de faire le service, fut renforcée par un peloton tiré de la compagnie Cramoisy du "Fort Central".

Le 24, les Chinois de Hélang déménageaient en masse; les uns par la vallée des Mines, les autres par une autre petite vallée qui passait à l'Est et au pied du "Nid d'Aigle". Cette fuite ~~[illegible]~~ semblait présager une attaque prochaine. Le Commandant Supérieur donna l'ordre de faire rembourser chemins à ceux qui importaient du riz et du sel, dans l'espérance de les décider à rester en ville, mais lorsque les Chinois ont résolu d'exécuter certains projets, il est fort difficile de les en empêcher tant ils sont tenaces, persévérants et parfois audacieux. Le mouvement fut donc repris la nuit et les jours suivants. On menaça d'incendier les maisons de ceux qui partiraient, tout promettant de se soumettre et ils s'enfuirent quand même. Seuls, ceux de Pak Palomé et des cases situées au pied du mont Clément ne cessèrent d'y demeurer pendant la durée de la campagne; ils servaient de passeurs en vendant des œufs et du poisson pour des sommes modiques.



Le 20 Octobre, un dixième de l'effectif des Français était malade, et les troupes durent évacuer le Fort Sud-Ouest ainsi qu'une partie des ouvrages du Sud dont les retranchements furent brûlés pour détruire les germes septiques qu'on les supposait recéler.

Le "Nid d'Aigle" et le Fort auprès duquel passait la route de Tamsui restèrent occupés; mais ces déplacements nécessitèrent une nouvelle répartition de la garnison.

La compagnie Cramoisy (que les Anglais traduisirent : la "Compagnie Rouge" dans leurs journaux d'Hong-Kong.) descendit du Fort Central à Kilung pour aller habiter une "Pagode".
La compagnie Amouroux quitta le col du mont Clément et servit à constituer une sorte de réserve près du Commandant supérieur; elle logea dans les maisons comprises entre les bâtiments de la douane et le "Yamen", caserne chinoise mal fortifiée et signalée comme étant minée.
La compagnie Bertin, quoique seule au Fort Central, resta chargée de relever et de modifier le tracé du Fort Sud-Ouest auquel on tenait beaucoup, mais que les circonstances ne permirent plus de réoccuper, ~~bien~~ que le projet de s'y établir subsista encore longtemps; c'est pour cette raison que les reconnaissances y allèrent souvent.

Dans la soirée du 1er Novembre et après que la nuit fut venue, de fortes et nombreuses détonations entendues du côté de la route de Tamsui, firent supposer que les Chinois s'exerçaient au tir, ou bien qu'ils célébraient bruyamment une de leurs fêtes si fréquentes, à moins qu'ils s'excitassent à quelque prochaine et violente action. La dernière supposition fut la vraie, car, le lendemain matin à six heures et demie, l'ennemi protégé par un peu de brume et par d'épais massifs se présenta soudainement à cent cinquante mètres du Fort Sud qui fut aussitôt attaqué. Arrêté par la mitraille, et ...

vela deux fois l'attaque et deux fois il fut repoussé.
Pendant ce temps, deux mille autres Chinois pleins d'une ignorante hardiesse entouraient le Fort Sud de toutes parts; quelques-uns même gravirent la pente presque verticale du "Nid d'Aigle" et arrivèrent suffisamment près du parapet pour s'y faire casser la tête par le révolver d'un officier.
Cette manœuvre téméraire les avait placés entre les feux de la position qu'ils attaquaient et ceux d'une partie des ouvrages du secteur de l'Est, de la compagnie Cramoisy et du Fort Central.
Ils se maintinrent dans cette situation critique pendant plus de deux heures, tirant mal de bas en haut, et ne paraissant rester là que pour se donner le change sur le peu de sérieux de leur entreprise.
Cependant, on put observer qu'ils obéissaient à une tactique commune de presque tous. Ainsi, des individus placés très en arrière, probablement des chefs, communiquaient les ordres aux fractions en avant à l'aide de longs étendards enroulés sur leur hampe. Ces fractions en avaient aussi ~~Ces fractions en avaient aussi~~ qu'elles plantaient sur la position momentanément occupée par elles. Des réglettes longues d'un mètre environ, portant les distances auxquelles il fallait tirer, étaient fichées en terre et à hauteur de la ligne des tirailleurs, ceux-ci, renseignés, s'approchaient alors de l'accident de terrain le plus favorable pour tirer, lâchaient leur coup de feu presque en l'air pour ne pas se découvrir, puis se retiraient précipitamment.
Dans cette affaire manquée, les Français eurent un artilleur blessé, et les Chinois, qui laissèrent peu de cadavres sur le terrain, abandonnèrent le grand étendard d'un mandarin important.

L'émotion causée par cet incident de guerre détendit les nerfs du Corps expéditionnaire dont l'état de santé laissait de plus en plus à désirer, malgré les sages précautions prises et la sollicitude déployée, on comptait qu'il y avait plus de cinq cents hommes indisponibles, si on avait à entreprendre une opération de courte durée.

Le lendemain 3 Novembre, le Bataillon Lacroix alla en reconnaissance sur la route de Camdui; il traversa la rivière aux gués et s'installa sur la rive gauche.

Les Chinois, en position sur des crêtes éloignées, tirèrent de nombreux coups de fusil et de canon inoffensifs pendant que les hommes prenaient leur repas

Après s'être rendu compte que l'ennemi avait élevé des retranchements de tous côtés, la reconnaissance revint sans être inquiétée. Toutefois les Chinois finirent par s'approcher assez pour que le fort du Sud put leur envoyer quelques obus de 80 de montagne.

Toutes les vallées étaient tour à tour explorées. Dans celle qui est à l'ouest du Fort Central on ne rencontra l'ennemi nulle part; mais il fut possible de se faire une idée de la méfiance des habitants que l'indulgence des Français aurait dû éteindre, car ils toléraient que les Chinois fissent la moisson du riz jusqu'au pied même des positions, tolérance dont tous profitèrent largement

Il n'en fut pas moins constaté qu'aussitôt qu'on approchait d'un champ de riz en coupe, des tas de paille préparés à l'avance étaient allumés, avertissant ainsi les paysans qui travaillaient en arrière; ceux-ci se cachaient dans les bouquets de bambous ou se mettaient à plat ventre, autant pour se dissimuler que pour observer.

Sur les côtés, limites de cette vallée, des guetteurs armés ou non donnaient l'alarme de telle façon que le vide se faisait rapidement autour des Français, il n'y eut pas d'autres symptômes de hostilité.

Le Capitaine qui commandait à la "Pagode", à Kélung, avait reçu l'ordre, dès son installation, de déblayer les abords de son cantonnement afin de se ménager un champ de tir suffisant en cas d'attaque; cet ordre fut exécuté avec conscience, et l'affaire du 2 Novembre fut le signal d'un long incendie dont la sinistre clarté éclaira longtemps les nuits.

Alors les autorités Chinoises encore présentes dans la ville, envoyèrent au Commandant supérieur des délégués du moins mauvais aspect habillés pour le noir, par toutes sortes de protestations humbles, de faire cesser cette dévastation; ils s'engageaient à faire venir des provisions abondantes, à fournir des coolies et même à donner des renseignements sur l'ennemi, si leur prière était exaucée.

Comme il est rare qu'on s'adresse en vain à notre commisération, on fit semblant de les croire.

A vrai dire, il y eut pendant les deux jours suivants un arrivage de denrées, mais on sut plus tard que les Chinois s'étaient empressés de vendre ce qu'ils ne pouvaient emporter.

Bientôt un froid relatif commença à se faire sentir, le thermomètre centigrade descendait brusquement à onze degrés quand il pleuvait. Dès que le Soleil reparaissait, la grande chaleur revenait rapidement. Ce sont ces variations brusques et fréquentes de la température qui influèrent si malheureusement sur les hommes fatigués.

Aussi bien, à la suite d'une pluie, le terrain montueux, argileux, devenait extrêmement glissant et rendait toute marche fort pénible, or il plut pendant quatre-vingt-quatre jours consécutifs.

Les mines dont on supposait l'emplacement dans l'Est, à cause de leurs entrées qui n'apparaissaient chaque jour, n'avaient pas encore été vérifiées. D'ailleurs cette opération affaiblirait l'effectif déjà bien faible, il eût été à craindre que les communications fussent rendues trop difficiles, et par la nature du terrain, et par la témérité des Chinois si aptes aux coups de main.
En effet, la situation du Bataillon chargé de s'en emparer et surtout celle des deux compagnies qui devaient les garder eût été bien à l'air.
Aussi le Commandant en Chef en ajourna-t-il l'entreprise.

En attendant, les reconnaissances toujours utiles pour tenir les troupes en haleine continuaient leurs explorations, et les Chinois, volontairement ou par suite d'un préjugé, en tiraient profit pour satisfaire leur gloriole ; ils s'efforçaient de considérer chaque retour des Français vers leurs cantonnements comme une victoire pour eux.
La compagnie Cramoisy, qui visitait la vallée Sud, y fut presque aussitôt accueillie par des coups de feu

rangés de retranchements couronnant une forte colline abrupte et prolongés de façon à barrer la route.

Cette découverte fit décider qu'une reconnaissance plus importante serait exécutée le jour suivant.

Le 13, le Commandant Lange avec les compagnies Pelse, Amouroux, Cramoisy, Cardiol et une section de 4 de montagne, sous la direction du Commandant supérieur, résolut de prendre à revers les ouvrages signalés la veille.

Pour cela, il fallait atteindre une hauteur (cotée 212) appelée plus tard "Cage" "Cirque" ou "Porte Bambou".

Trois compagnies se mirent en travers de la vallée, pendant que la compagnie Amouroux gravissait les pentes raides et tourmentées du plateau pour reconnaître si l'accès en était possible. Mais le terrain, très étroit en haut de ces pentes, se terminait par une muraille verticale de vingt mètres sans moyens pratiques d'escalade.

A peine se fut-on rendu compte de cette difficulté que l'ennemi, bien caché, ouvrit un feu d'infanterie et de pierriers plus ennuyeux que dangereux; toutefois, un officier, Mr le Lieutenant Cortial et deux hommes furent blessés. Les projectiles trouvés dans les plaies indiquèrent qu'on avait affaire à des paysans mal armés et formés en milices.

Pendant ce temps, le "Fort du Sud" envoyait des obus fort à propos et avec une grande justesse.

Les huit compagnies et l'artillerie restées dans la vallée suivaient la compagnie Amouroux, et toutes se virent dans l'obligation de s'installer sur une arête parallèle à la position ennemie, avec deux flancs en retour vers le Nord.

On eut recours à la pioche pour niveler un petit plan pour l'établissement des pièces qui, malgré cela, se heurtaient au recul tant elles étaient près des bords de roches.

Mr le Lieutenant Colonel Bertaut le Villain, avec la connaissance qu'il avait des Chinois, augura que ceux-ci ne voyant pas bouger les Français de leur position finiraient peut-être par céder la place; c'est ce qui explique pourquoi on s'installa d'une façon aussi précaire.

Bientôt le canon des ouvrages de l'Est se fit entendre et attira l'attention de la compagnie de gauche qui aperçut des bandes chinoises arrivant pour renforcer les défenseurs du plateau. Les obus et les feux de salve de la compagnie excitèrent leur ardeur.

La fin de la journée se passa à échanger des coups de fusil et de canon, l'ennemi tirant sans atteindre, mais paraissant se soucier fort peu de l'éclatement des projectiles.

La nuit rendue horrible par une pluie glaciale et abondante poussée horizontalement par un vent violent ne permit le repos à personne, et l'aube du lendemain trouva les troupes grelottantes de froid et d'insomnie, la peau des mains ridée comme il arrive après une longue immersion dans l'eau. Néanmoins le silence du côté de l'ennemi ne justifia la pensée du Chef car, après de

courageux efforts, le premier soldat qui débouche enfin sur le plateau, n'aperçoit rien de suspect.
Trois compagnies en garnissent la crête ; la quatrième reste au soutien des deux pièces qui, ne pouvant monter, conservèrent leur position de la veille d'où elles pouvaient tirer aussi sur la cascade.
La pluie tombait toujours. Les trois compagnies se mirent en marche vers le sud appuyant leur droite à la crête qui borde la vallée. Pendant le trajet, elles reçurent des coups de feu venant de directions [illegible]ques.
A quatre cents mètres, elles trouvèrent un chemin en [illegible] qui faisait communiquer cette vallée avec la pente douce du plateau ; les Chinois, pour ne pas être tournés, l'avaient barré par un mur percé de créneaux, couvert de petites palissades en bambou et prolongé, à gauche, par une tranchée-abri.



Cette barricade fut promptement détruite et la colonne s'engagea dans le chemin qu'elle trouva encore obstrué par les bambous qui le bordaient et qui étaient renversés et tressés entre eux.
Il fallut revenir vers le plateau au pied du versant duquel coulait un ruisseau qui, selon les conjectures, devait alimenter la cascade après un coude très brusque.
Alors on chemina, tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, assez incertain de la direction à suivre, lorsque le Chef de la reconnaissance put prendre un enfant de douze ans qu'il décida, par intimidation, au rôle de guide.
Le sentier qu'il fit prendre franchissait, parallèlement au ruisseau, une série de petits mamelons couverts de

bambous, il atteignait un autre torrent qui venait de l'Est et, en cet endroit, les deux cours d'eau tournaient brusquement au Nord, faisant un grand bruit, ce qui révèle le voisinage de la cascade. Le but était atteint.

Cette marche hasardeuse n'avait été troublée que par quelques coups de feu et de pierres tirés par des guetteurs chinois, invisibles comme toujours.

Les compagnies atteignirent bientôt des épaulements pour quelques hommes et une ligne de gabions, habilement masquée par des branches de bambou, et qui formait huit embrasures. En moins d'une heure tout était détruit. C'était de cet endroit que, la veille, les Chinois avaient ouvert leur feu sur la compagnie Cramoisy.

Le chemin venant de Kélung longe la cascade et rejoint un peu après la route de Tamsui. Il était coupé par un mur épais percé de créneaux en arrière duquel un abri pour les soldats venait d'être abandonné.

Ce mur renversé, on découvrit la cascade dans sa pittoresque beauté. Elle est formée par une roche unique de douze à quinze mètres de hauteur, de trente mètres de largeur sur laquelle coule une belle nappe d'eau.

Bientôt la colonne se trouve au niveau du bassin inférieur formé de courants rapides, très boisés, qui en auraient fait un point bien plus dangereux encore s'il avait été défendu effectivement

La pluie avait enfin cessé et les compagnies rentrèrent à Kélung par cette vallée du Sud appelée, dès lors, "Vallée de la Cascade"; elles prirent la section d'artillerie et la compagnie de soutien lorsqu'elles passèrent à l'hauteur de la position de la veille.
L'itinéraire de cette reconnaissance, décrit avec beaucoup de détails, donnera une idée des difficultés accumulées sur le terrain, difficultés qui, plus tard, dans des circonstances autrement graves, furent glorieusement surmontées à l'admiration du Colonel Commandant supérieur.
L'opération des 13 et 14 Novembre, par la raison qu'on sait déjà, enhardit les Chinois qui, deux jours après, réoccupèrent le plateau 212 pour le fortifier. Ils l'entourèrent d'abord d'un treillis en bambou haut de quatre à cinq mètres, ce qui fit donner le nom de "Cage" à cette position, puis ils se mirent à la besogne en gens décidés à résister sérieusement.



Dans la soirée ils parurent aussi dans le voisinage du "Nid d'Aigle" sur un sommet qui dominait les ouvrages du Sud; cette nouvelle position fut nommée la "Dent".
Le jour suivant, d'autres mamelons environnants furent occupés et armés par l'ennemi et, de tous côtés, il devint fort gênant.
Les Français rendirent aussitôt coup pour coup, mais ce procédé sembla encourager les Chinois qui voulaient toujours avoir le dernier mot.
La garnison du Fort Central continuait à relever et à perfectionner les parapets du Fort Sud-Ouest.
Lorsque, le matin du 30 Novembre, une partie de

l'escorte des travailleurs tomba dans une embuscade; un caporal tué par plusieurs chevrotines disparut et un soldat fut blessé mortellement d'un coup de lance à la poitrine.
Une compagnie, sous les ordres du Capitaine Adjudant-Major Clément, vint explorer le lieu de la surprise et ne vit rien, bien qu'elle eût sondé les couverts par des feux de salve; elle rapporta le corps du malheureux caporal tué le matin ainsi que les outils de parc abandonnés par les coolies.
Au reste, les incidents de tous genres se multipliaient; tantôt c'était une fougasse mal préparée ~~[illegible]~~ placée près de la porte de la Pagode dans l'espoir qu'elle occasionnerait la ruine du monument et la mort d'un grand nombre d'hommes; elle éclatait en dérangeant seulement quelques tuiles de l'auvent, à la grande hilarité des soldats. Tantôt c'étaient des paysans munis de grands étendards blancs et rouges qui tiraient de nombreux coups de feu et se donnaient une allure belliqueuse à l'occasion des funérailles d'un riche propriétaire.
Ces petits faits insignifiants, joints à d'autres qu'on ne peut citer ici, dénotaient une exaltation générale et pronostiquaient une phase nouvelle de la campagne.

En effet, vers cette époque, réguliers et miliciens apparurent de tous les côtés et, sans être trop à craindre, ils contraignirent à un redoublement de surveillance. Ils multiplièrent ensuite le nombre de leurs retranchements qu'ils exécutaient avec une rapidité extraordinaire, tant

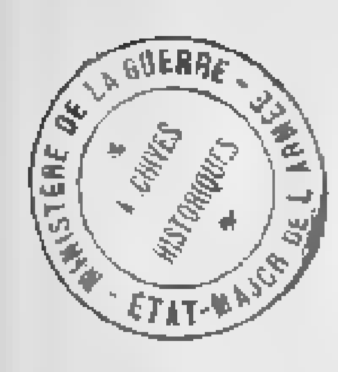
par suite du nombre de bras dont ils disposaient qu'à cause de leur aptitude naturelle aux travaux de terrassements, leurs lignes doubles, triples, garnirent tous les mamelons, ravins, vallées, et l'aspect de ce joli pays fut détruit par ce remuement exagéré de la terre.

Le spectacle de cette activité faisait songer aux efforts qu'il faudrait tenter pour enlever tous ces travaux, lorsque les renforts annoncés arriveraient.

Les défenseurs de la "Dent" tiraient sans relâche. On pensa arrêter leur ardeur en chargeant les bâtiments de l'escadre de démolir, par leur tir précis, les parapets de cette position; mais bien qu'ils sautassent, à la joie de tous, les Chinois revenaient derrière les éboulements et tiraient de nouveau.

On résolut alors de leur infliger sur place une leçon plus rude. La compagnie Chirion qui en fut chargée les débusqua avec facilité, en tua un certain nombre, détruisit à la hâte les défenses fraîchement relevées et revint à Kélung.

Cette petite opération coûta un tué et sept blessés aux Français; quant aux Chinois, ils réoccupèrent la position dès que leurs adversaires eurent le dos tourné. Ils commençaient donc à prendre un aplomb auquel on n'était point accoutumé et ——— qui s'accrut de plus en plus.



La garnison de ces ouvrages redoubla de rage sur le "Nid d'Aigle" et sur le "Fort du Sud", entretenant un feu plus vif et plus régulier, mais le Capitaine Berdin, qui y commandait depuis peu, ne répondit plus aux Chinois que quand les occasions se montraient

particulièrement favorables ; ce procédé eut pour effet de les étonner et de les calmer.

On creusa, entre le "Fort du Sud" qu'on appela "Fort Camsen", et le "Nid d'Aigle", un chemin couvert, auquel on dut ~~[illegible]~~ de ne perdre que neuf hommes pendant les trois mois que l'ennemi occupa encore la "Dent".

Kelung renfermait toujours quelques habitants misérables qui emportaient tout ce qu'ils pouvaient des maisons abandonnées. Bien qu'inquiétés par le tir des forts, lorsqu'ils s'en approchaient, ils n'en persistaient pas moins à faire leurs allées et venues. Quand les projectiles sifflaient ou éclataient trop près d'eux, ils abandonnaient momentanément leur charge et, à un moment jugé plus propice, ils venaient la reprendre ; il y en eut ainsi beaucoup de tués ou de blessés.

Le 14 Décembre, à dix heures du matin, le thermomètre marquait cinq degrés sur les hauteurs, et les réguliers tiraient de partout avec de bons fusils Mauser.

Le 16, le Commandement supérieur passa aux mains de Mr le Colonel Duchesne, du département de la Guerre, et qui venait du Tonkin. Il visita tous les ouvrages et cette inspection confirma, chez lui, l'idée qu'on ne pouvait songer à rompre la ligne chinoise qu'avec de sérieux renforts.

C'est vers cette époque que les Chinois impuissants à faire aux Français tout le mal qu'ils auraient voulu s'en prirent, la nuit, aux morts du cimetière établi, tout

du Fort Sagalittomaire, ils déterraient les cadavres, en coupaient la tête, et les vendaient leur payant la prime promise pour cette infâme besogne.

Afin d'empêcher le retour de ces profanations, les navires projetèrent des faisceaux de lumière électrique sur les sépultures, tirèrent ces obus, et un poste d'Infanterie de Marine y fut installé.

Les Chinois ne s'en tinrent pas là, car ils envoyaient de jeunes femmes souillées de mal vérolé vers nos insouciants marins et soldats dont plusieurs, entraînés, ne revinrent ~~[illegible]~~ jamais ; ceux qui purent s'échapper à temps étaient déjà des victimes d'un autre genre.

Des paysans, aussi, faisaient signe aux naïfs de venir chercher des volailles, et les malheureux étaient prestement décapités.

De tels faits expliquent pourquoi on fut rigoureux avec tous les Chinois pris les armes à la main ou auteurs de cruels méfaits.

Dans la soirée du 5 Janvier, vers neuf heures du soir, deux cents Chinois environ tirèrent sur le Fort Central, et leurs feux désordonnés, gênés par les obus Hotchkiss, ne durèrent qu'un quart d'heure.

Cela ne semblait être qu'une échauffourée mais, vers onze heures, le bruit de nombreuses voix entendues du côté de la vallée Ouest dénotait une grosse querelle entre gens qui veulent entreprendre une opération sans s'accorder sur le choix des moyens. Cette supposition fut confirmée, le lendemain matin, par la présence de piquets, turbans et sandales trouvés au sommet 135 où les Chinois n'étaient jamais venus depuis l'occupation; ~~[illegible]~~ l'attaque aurait été plus importante

se elle avait été mieux conduite.

Le 7 Janvier le steamer le "Cholon" arriva avec 792 soldats du Bataillon d'Afrique, qui débarquèrent au son de leur fanfare; ceci mit en belle humeur les défenseurs du plateau 212, et ils témoignèrent leur contentement en jetant de grands cris, en agitant leurs drapeaux et en tirant des coups de feu à tout hasard. Ils se laissèrent aller jusqu'à battre des mains.

Sur 1780 hommes d'Infanterie de Marine, débarqués le 1er Octobre, il n'en restait plus que 1440. Cent vingt en étaient morts; les autres avaient été envoyés en France, à la suite du délabrement de leur santé; la venue de ces renforts fut bénie de tous, et on espéra une action prochaine.

Le 10 Janvier, le Commandant en Chef fit prévenir une Compagnie du Bataillon d'Afrique d'aller reconnaître les avant-postes Annamites installés sur les contre-forts du plateau 212; ~~...~~ l'ardeur des nouveaux arrivés fut telle, que cette simple reconnaissance dégénéra en un combat de tout le Bataillon auquel il fallut même adjoindre une compagnie d'Infanterie de Marine.

La première compagnie engagée à fond fut bientôt aux prises avec l'ennemi retranché derrière des parapets; une autre compagnie la renforça; une troisième, gravissant les pentes droites du plateau, fut contrainte de s'arrêter pour la même raison que l'Infanterie de Marine au 13 Novembre, et la quatrième compagnie du Bataillon ne tarda pas à prendre part au combat

Les Chinois qui avaient tiré avec vigueur infligèrent aux Français des pertes sensibles, car il y eut sept tués, quarante-deux blessés dont deux officiers, et quelques disparus dont le sort ne fut pas douteux.

Le 17 janvier, une embuscade fut tendue à ceux des hommes du "Fort Central" qui allaient prendre la garde au sommet 135; malgré que les deux éclaireurs eussent été avertis en tirant les premiers, les Chinois ripostèrent, tuèrent un homme, se sauvèrent et eurent eux-mêmes quatre blessés.
Cette surprise fit revenir les reconnaissances de ce côté et l'une d'elles, après avoir parcouru environ six cents mètres, aperçut de nombreux Chinois qui se ralliaient vers sa gauche. La prudence conseillée par l'issue du combat du 10 l'empêcha d'aller plus loin.

Pendant qu'elle rentrait à Kelung, l'ennemi la suivit jusqu'au Fort Sud-Ouest où il fit une grande démonstration guerrière, en y plantant beaucoup d'étendards et en tirant dans toutes les directions. Cette première audace, en plein jour, démontrait certainement qu'il considérait ses positions comme de véritables intérêts pour les Français.

Il finit par se porter au-devant des reconnaissances si importantes fussent-elles et il les arrêtait. C'est ainsi que le 20 janvier, une autre compagnie du Bataillon d'Afrique venue au Fort Sud-Ouest et y rencontra une résistance imprévue; son retour devint même le signal d'une nouvelle tentative de la part des

Chinois qui, en outre, attaquèrent le petit poste du sommet 135.
Enfin, ils s'installèrent définitivement sur le mamelon voisin d'où ils venaient de se montrer si hardis. Le vapeur le "Canton" débarqua un Bataillon de Légion Étrangère; ce nouveau renfort ~~nouveau~~ fit sentir au Généralissime [?] d'une action vigoureuse, car il était menacé de se voir entouré par un ennemi plus vague [?] que jamais, mais qui avait le nombre et les positions dominantes pour lui.

Aussi, le Vice-Amiral Commandant en Chef, passa-t-il à l'offensive pour dégager les ouvrages français du côté de l'Est, à la droite des lignes chinoises.
Une colonne fut constituée ainsi.

Le Bataillon d'Afrique;
La Légion Étrangère;
Une batterie de 4 de montagne.

Elle devait se mettre en marche le 24, à dix heures du matin, en partant du "Fort Lagalissonnière". La compagnie Carré, de l'Infanterie de Marine, qui se trouvait l'ilôt [?] sur la hauteur la plus proche, couvrirait le départ de ces mouvements et lui servirait d'avant-garde.
Mais la pluie et le brouillard, hôtes habituels du Corps expéditionnaire, firent contremander l'opération; puis, par une contradiction décevante, le temps fut très beau dans la journée. Le lendemain, les ordres donnés purent enfin être exécutés et la compagnie Carré, en avant-garde au débouché de la vallée, reçut d'abord [?] quelques coups de feu de retranchements ennemis masqués par des couverts. Après divers mouvements nécessaires pour déblayer le chemin, la colonne marcha sur

d'autres positions fortifiées d'où les Chinois firent un feu violent.

Vers dix heures les troupes françaises occupaient ces positions après un combat acharné et prenaient un repos mérité pendant qu'on adoptait les dispositions suivantes: l'Infanterie de Marine occuperait à l'extrême droite, face au Sud, un retranchement abandonné, elle y serait soutenue par une compagnie de la Légion étrangère. Quant au Bataillon d'Afrique, il exécuterait un changement de direction à droite, très accentué, pour rabattre l'ennemi et faire tomber plusieurs ouvrages pris à revers. Mais l'heure déjà avancée fit remettre l'exécution du projet au lendemain.

La pluie tombe encore sans discontinuer, ajoutant ainsi bien des difficultés à celles qu'il fallait déjà vaincre sur un terrain si accidenté. Toutefois, la colonne ayant effectué le changement de direction ordonné ne fut pas peu surprise de se trouver face à un soulèvement géologique bizarre, vertical, en forme de "Table", dominant deux longues croupes réunies à leur sommet par un nœud qui à distance semblait faire corps avec cette table et se prolonger, vers le Nord, par une suite mamelonnée. L'ensemble de ce système garni d'ouvrages d'imposante apparence était la principale ligne de défense des Chinois.



Deux colonnes d'attaque furent formées et engagées vers dix heures, la fusillade devint très vive dès le début et, grâce à l'heureuse exécution des mouvements, les retranchements attaqués pris d'enfilade furent rapidement évacués par l'ennemi toujours soucieux, à l'excès de sa ligne de retraite.

Il restait encore un dernier effort à faire ; la charge fut sonnée ! Les Français chassèrent les Chinois, et les deux colonnes purent se réunir à la jonction des trois crêtes

C'est à ce moment que Mr le Capitaine Carré fut tué.

Une nouvelle difficulté mit fin à l'opération, car les crêtes conquises étaient séparées de la "Table" par un infranchissable ravin, à pic, d'une hauteur de plus de vingt mètres et d'une largeur variant entre quatre et six cents mètres

Il fallut rester sur cette position en butte à un feu violent que les Chinois entretenaient du point dominant, et se résigner à attendre des circonstances plus favorables

Ces deux journées coûtaient quinze tués et soixante-cinq blessés aux Français

La pluie redoublant de violence pendant la nuit et les jours suivants transforma la nouvelle conquête en un affreux cantonnement boueux ; elle tomba en déluge jusqu'au 31 janvier, cessa pendant deux jours et recommença, toujours chassée par un vent violent qui la faisait pénétrer partout, délabrant ainsi bien des santés déjà compromises.

La température froide faisait stationner le thermomètre à sept degrés

Malgré ces contre-temps, le résultat n'était pas sans importance, donnant de l'espace à la gauche des lignes françaises, il permettait dans l'avenir une opération très décisive ; c'est pourquoi on appela les nouvelles positions les "Postes avancés"

Le Bataillon d'Afrique fut laissé pour les garder ; le reste de la troupe rentra à Kélung trempé, harassé

et couverte de la fange dans laquelle elle avait dû reposer —

Dans la nuit du 31 Janvier au 1er Février, vers deux heures du matin, les Chinois attaquèrent le centre et la gauche de la ligne des "Postes avancés" dont ils avaient réussi à s'approcher à moins de quatre-vingts mètres. L'alarme fut donnée par les coolies annamites dont l'acuité de la vue et de l'ouïe est très-grande. Alors une fusillade désordonnée de part et d'autre éclata et dura plus de deux heures; l'ennemi quitta la place en laissant quatre-vingt-sept cadavres sur le sol, parmi lesquels celui d'un Européen. Les Français eurent deux tués et un blessé.



Deux jours après, Mr le Lieutenant-Colonel de Royan-Villeble ~~suivi~~, de trois compagnies, se rendit au Fort Sud-Ouest dont il devait étudier l'emplacement pour la construction d'un ouvrage sérieux; les Chinois cachés derrière les parapets qu'ils venaient d'élever récemment ne se laissèrent pas intimider par les obus de 4 que le Fort Central s'efforça de leur envoyer, malgré l'inexactitude décourageante de cette vieille artillerie à plus de neuf cents mètres

Leur feu fut de suite très-violent.

Quand la reconnaissance se retira, l'ennemi la suivit en descendant par un petit bois, s'embusqua dans le col, continua de tirer avec vigueur et ne fut arrêté que par les feux de salve d'une compagnie bien postée et les canons Hotchkiss du Fort Central; il eut trois

Français blessés en cette courte affaire

La relève des Postes avancés se faisait tous les six jours.
L'existence y était encore plus misérable que dans les Forts
à cause de l'éloignement de la ville et de la difficulté
de s'approvisionner d'une façon même sommaire; aussi
la pluie contribuait pour une large part à en rendre
la vie insupportable.

Plus tard, les Chinois s'ingénièrent à vouloir incendier
les cases en paille du secteur de l'Est, en lançant des
fusées dont la portée avait douze cents mètres.

Leur emploi ne fut qu'un spectacle pour ceux sur lesquels
elles étaient lancées, car elles tombaient toujours à côté du
but.

Le bruit longtemps accrédité que la flotte du Petchili
s'était décidée à sortir pour surprendre un des bâtiments
français en croisière, voire même pour débloquer Formo-
se, étant devenu un fait accompli, le Vice-Amiral
partit tout à coup de Keelung avec le "Bayard",
la "Triomphante", la "Saône" et la "Vipère".

Peu de jours après, la nouvelle du succès de Shei-poo
vint jeter un rayon de joie sur le Corps Expéditionnaire.
Sur deux navires chinois au mouillage, une frégate avait
été torpillée, et le désordre et la confusion de ceux qui
la montaient furent tels que son artillerie défonça un
aviso que l'obscurité de la nuit allait épargner; elle
coula presque aussitôt après.

Ainsi, deux officiers de marine venaient de renouveler
ce qu'avaient fait les Russes à Matchin, à Sou-
lina et à Batoum, avec la même abnégation et la
même hardiesse raisonnée.

La pluie, le brouillard et le vent violent ne laissaient aucun répit aux hommes, ni aux navires qui avaient une crainte continuelle d'aller à la côte; on arriva ainsi au mois de Mars.

Le Commandant en Chef qui était rentré à Kélung repartit quelques jours après.

Comme on sait, les provinces méridionales de la Chine, plus fertiles en riz que celles du Nord, envoient annuellement un tribut considérable de cette denrée dans les Magasins Impériaux du Nord; l'époque où on le transporte par mer étant arrivée, l'Amiral voulut intercepter les envois.

M. l'Amiral Lespès vint le remplacer à Formose, et M. le Colonel Duchesne se disposa à reprendre la suite des opérations de Janvier pour s'emparer, cette fois, de la "Table", du "Cirque" (Station 212) et faire tomber les travaux ennemis au Sud.



Pour mener à bien cette rude entreprise, il fallait faire un mouvement tournant, excentrique, afin de tourner à revers les nombreux et immenses retranchements chinois.

Ce thème fut simple comme il arrive souvent pour les actions difficiles.

La colonne devait partir le 4 Mars, à la pointe du jour, marcher dans la direction de Petaou, et se rabattre vers le Sud pour faire tomber tour à tour les défenses de l'ennemi.

La garnison des "Postes avancés" réduite momentanément à deux compagnies servirait de pivot éloigné à l'opération, enfin, les forts relevant de surveillance occuperaient les Chinois dans leur rayon d'action et s'opposeraient, par tous les moyens en leur pouvoir, au

passage des forêts aux Radoudaires tentait de diriger sur les lignes directement menacés par la colonne.
Par extraordinaire le temps était beau, on se hâta d'en profiter.
Mr le Contre-Amiral Desprès envoya deux bâtiments croiser devant Tétaou pour en imposer aux habitants qui avaient une très grande crainte de l'artillerie des navires.
Au jour fixé, dit Pauzé, les Français se mirent en marche dans l'ordre suivant.
Deux compagnies d'infanterie de Marine;
Le Bataillon d'Afrique;
Deux compagnies de la Légion étrangère, les deux autres restant à la garde des Postes avancés;
Deux pièces de 4, deux pièces de 80 de montagne, et une section d'ouvriers d'artillerie.
L'objectif de la journée était l'occupation d'un mamelon situé à trois mille mètres et à l'Est du point A.
Le Bataillon d'Afrique, suivi d'une pièce, commença le mouvement en infléchissant un peu sa marche à gauche, mouvement qui fut protégé par une compagnie; le reste de la colonne se dirigea directement sur un mamelon intermédiaire qui se trouvait sur le chemin à deux mille quatre cents mètres du point A.
Sauf plusieurs feux très vifs de l'ennemi, il n'y eut pas d'autre encombre, à dix heures, le premier mamelon était occupé, et le Bataillon d'Afrique atteignait le sien à midi.
Ce résultat, qui coûtait deux blessés aux Français, ~~[illegible]~~ il donnait un premier point d'appui

pour les opérations futures, puis il permettait de voir
sous un autre aspect le terrain très tourmenté sur
lequel il faudrait opérer.

Le lendemain, 5 Mars, l'objectif de la journée était la
prise d'un ouvrage fort étendu qui défendait la
droite de la grande ligne chinoise et était relié à
la "Table" par un long retranchement.

A six heures du matin, la colonne ainsi formée se mit
en marche dans l'ordre suivant:

Trois compagnies d'Infanterie de Marine formant
l'avant garde;

Une compagnie de la Légion étrangère et les compagnies
d'Artillerie et du Génie;

Une compagnie de la Légion étrangère;

Deux compagnies du Bataillon d'Afrique;

Les deux autres compagnies du même Bataillon restaient
provisoirement sur la position pour protéger les
derrières de la colonne.

Il lui fallut d'abord chercher sa voie, car elle était
gênée par un brouillard épais qui se dissipa vers
huit heures, elle marcha un peu dans l'Est et
tourna franchement dans le Sud pour se porter
vers un plateau distant de deux mille mètres environ.
Le terrain qui sépare le point de départ du point
d'arrivée est comme toujours difficile, couvert, raviné.
Des partisans chinois tirèrent d'un bouquet de bois
situé dans le Sud-Ouest et à huit cents mètres de
la colonne; une compagnie prit position sur la gauche
et fit faire cesser promptement le feu de l'ennemi.
Pendant ce temps, l'avant garde continuait lente-
ment son mouvement suivie de près par la majeure

partie de la colonne ; une compagnie avait été prélevée sur le Bataillon Étranger pour occuper d'autres hauteurs à gauche, qu'il eût été dangereux de laisser à la disposition de l'adversaire.

Vers neuf heures du matin, la situation avait été éclaircie dans la pensée de Mr. le Lieutenant-Colonel Bertaux le Villain qui dirigeait la gauche ; il tenait du regard la clef des ouvrages chinois : c'était un fort ou redan à l'extrême droite de leurs lignes. La marche un instant suspendue fut reprise et les deux compagnies du Bataillon d'Afrique restées sur l'emplacement du matin ralliaient la colonne ; à onze heures, l'Infanterie de Marine couronna le plateau qui avait servi de point de direction.

"Ce plateau forme une ligne Nord-Sud, perpendiculaire et à huit cents mètres environ du fort et des lignes chinoises dont l'orientation, vue de cet endroit, semblait être Sud-Ouest ; son extrémité la plus proche formait un angle aigu vers le Sud. Puis, à mille mètres en arrière de cette ligne et de l'angle, deux mamelons, tous deux indépendants de la ligne, dominaient ces ouvrages et devaient en battre l'intérieur. Il était peut-être possible de les atteindre, en se servant des couverts nombreux de la vallée de Cam-Lai qui est proche et encore un peu plus au Sud. Cette reconnaissance du Commandant de la colonne suggéra le plan d'attaque suivant.

Deux compagnies d'Infanterie de Marine et l'Artillerie restaient sur le plateau, tandis que le Lieutenant-Colonel, avec une compagnie d'Infanterie de Marine, deux compagnies de la Légion étrangère et deux

compagnies du Bataillon d'Afrique descendrait dans la vallée pour tenter de gagner les mamelons et prendre ainsi le revers de l'ensemble de la ligne; enfin, quand ce mouvement serait suffisamment prononcé, les deux compagnies d'Infanterie de Marine et l'Artillerie couvriraient de projectiles le fort chinois.
Ce projet présenté au Colonel Commandant Supérieur fut agréé et mis à exécution.

Mais au débouché d'un chemin sur lequel le fort chinois avait des vues, la Compagnie de Cauvigny qui était en tête fut accueillie par un feu très violent qui lui tua et blessa neuf hommes en un instant; les hommes prirent position derrière un talus de rizière et répondirent de leur mieux au feu ennemi, car ils étaient gênés par la vase dans laquelle ils enfonçaient jusqu'au genou.

Pendant ce temps, les deux compagnies de la Légion étrangère continuaient leur mouvement; l'une se dirigeait sur le saillant du Fort, ~~chinois~~ l'autre vers les hauteurs à gauche.

Après une demi-heure d'une fusillade nourrie de part et d'autre, l'assaut fut donné au Fort et aux deux mamelons qui furent occupés. La résistance de l'ennemi avait été plus grande encore que dans les précédentes situations; néanmoins, il défila en déroute sous le feu des Français.

Quant aux compagnies d'Infanterie de Marine et à l'Artillerie qui étaient restées dans l'expectative sur le plateau, elles arrivèrent sur la position conquise et chassèrent de retranchements en retranchements, jusqu'à la Table, ceux des Chinois qui s'y étaient attardés; enfin,

un dernier effort les rejeta définitivement dans la vallée

Entre temps, le Bataillon d'Afrique qui avait gagné sur sa droite s'était massé en arrière des crêtes; trois de ses compagnies devaient donner l'assaut au moment opportun, et la quatrième constituerait la réserve.

Mais les difficultés éprouvées par les compagnies venant d'exécuter le mouvement tournant firent un peu modifier le projet; et, en effet, au lieu de l'assaut pur et simple, le Bataillon d'Afrique dut ouvrir un feu très vif sur les Chinois pour détourner leur attention des compagnies qui les attaquaient de flanc et à revers, et dont la marche était retardée par les embarras de toutes sortes que présentait le terrain.

Cette diversion avait réussi à souhait et, vers quatre heures, l'ennemi abandonnait toutes les positions de ce côté.

L'importante ligne de défense dont le "Cable" était le centre appartenait aux Français, et les opérations sur le "Cirque" s'en trouvaient singulièrement facilitées

Chaque unité coucha sur la position qu'elle occupait à la fin de la journée: le Bataillon d'Afrique à la "Cable"; une compagnie de la Légion étrangère dans le fort chinois, [redacted] premier objectif de la manœuvre du 5 Mars; l'autre compagnie de la Légion étrangère, avec les deux autres compagnies d'Infanterie de Marine, sur les mamelons.

Le lendemain, on voulut procéder à l'attaque du "Cirque" pour ne pas laisser le temps aux Chinois de se remettre de leur défaite, mais l'éternelle et odieuse

pluie recommença à tomber. Puis les hommes étaient si fatigués, qu'on trouva préférable d'employer la journée du 6 à évacuer les nombreux blessés, à ravitailler les troupes en munitions, et à faire relever les deux compagnies de la Légion étrangère qui avaient combattu par celles qui étaient restées à la garde des "Postes avancés".

Le 7, on dut procéder à la prise du "Cirque"; les troupes françaises furent réparties en deux colonnes:

L'une, composée du Bataillon d'Afrique et d'une compagnie de la Légion étrangère fut massée du côté des "Postes avancés", elle devait manœuvrer à droite, pour enlever le "Cirque".

L'autre, constituée par deux compagnies d'Infanterie de Marine et par une compagnie de la Légion étrangère, opéra à gauche. Elle dégagea rapidement, entre le "Cable" et le "Cirque", le terrain dont l'ennemi avait préparé la défense, par une succession de lignes transversales; c'est à ce moment que, par un esprit d'émulation à la fois louable et dangereuse, une compagnie d'Infanterie de Marine s'engagea trop à fond et se trouva bientôt en l'air et à court de cartouches.

Simultanément, le Bataillon d'Afrique, enlevait ~~brillamment~~ trois positions dont la dernière ~~surtout~~ fut sérieusement défendue; enfin arriva le moment de donner l'assaut au "Cirque".

Deux compagnies l'attaquèrent à droite et deux autres à gauche; elles furent bientôt appuyées par une compagnie de la Légion étrangère des "Postes avancés". L'élan, très grand, ébranla de suite les Chinois qui laissèrent aux Français ce fameux plateau (212)



d'où ils s'étaient montrés si arrogants. Toutefois, retranchés encore plus loin sur un escarpement assez élevé, ils défendirent résolument la retraite des leurs
Le Bataillon d'Afrique arriva, compagnie par compagnie, devant cet ouvrage dont il essuya le feu sans pouvoir y répondre avec efficacité faute d'espace suffisant pour se déployer
Une compagnie d'Infanterie de Marine, mieux placée, ouvrit un feu violent sur le retranchement dont elle prenait les défenseurs à revers; puis, les deux autres compagnies d'Infanterie de Marine reçurent l'ordre de marcher à l'attaque de cette position dont la chute devait terminer la série des opérations. L'ardeur était telle que la compagnie de la Légion étrangère de la colonne de droite passa rapidement en avant et s'élança à l'assaut sous une véritable grêle de pierres et de projectiles
Ce fut tout!
L'ennemi fuyait dans la direction de Luan Luan, village situé sur la rive gauche de la rivière de Camduc.
La dernière phase de ce rude combat fut accélérée par une heureuse diversion que fit, par ordre, la compagnie Cramoisy.
Elle s'était portée dès le matin sur les contreforts qui dominent immédiatement la Pagode et, cachée dans les broussailles, elle attendit le moment propice pour intervenir. Ce furent les feux de salve du Bataillon d'Afrique qui lui servirent de signal; elle marcha donc en avant et tira sur les positions chinoises
Cette intervention obligeant l'ennemi à se garder de ce côté, la tâche du Bataillon d'Afrique était facilitée d'autant

Les Français avaient dû avoir affaire à des forces relativement considérables rendues encore plus dangereuses par des fortifications accumulées partout.
Aussi les pertes furent de quarante-cinq tués et de cent soixante-dix blessés pour les Français, celles des Chinois furent de mille hommes hors de combat d'après l'aveu qu'ils en firent plus tard. Ils laissèrent beaucoup de cadavres parmi lesquels ceux de femmes, parce qu'un grand nombre d'entre eux vivaient là, soit en famille, soit en concubinage.
Après cette action de trois jours, il fallut plus que jamais convenir que ce n'étaient plus les Chinois du commencement d'octobre, mous devant l'attaque, résistant mollement pendant un certain temps, puis lâchant pied et reculant jusqu'auprès de Cambuei.
Cette fois, ils avaient suivi attentivement les diverses attaques de leurs adversaires et s'étaient montrés soldats résolus à garder leurs formidables travaux ; mais la crainte de perdre leur ligne de retraite passée à l'état d'idée fixe paralysa les qualités dont ils avaient fait preuve, puisqu'ils ne tentèrent pas ~~[illegible]~~ de protéger ~~[illegible]~~ contre les grands mouvements tournants exécutés contre eux.
Durant ces combats, ______ les forts n'eurent qu'un rôle de surveillance qui ne fut pas inutile.

Le temps, beau le 7, devint pluvieux et froid le 9.
Le triste aspect du ciel n'en permit pas moins à tous de se réjouir de l'aisance ~~[illegible]~~ avec laquelle on pouvait

se mouvoir, au moins dans les directions Est et Sud, les sorties rayonnaient et on allait se ravitailler d'un fort à l'autre, presque sans escorte, ce qui n'était arrivé depuis longtemps.

Les Français s'installèrent sur les positions conquises du Cirque, dans le dernier retranchement enlevé qu'on appela "Fort du Sud", et sur un éperon dont le pied est baigné par la rivière Camsuc et un de ses affluents. Une reconnaissance forte de trois compagnies d'Infanterie de Marine descendit par cet éperon jusqu'à la rivière; elle reconnut "Luan-Luan", essuya le feu de Chinois établis sur des contre-forts assez éloignés et, remontant la rive gauche du cours d'eau, elle atteignit le nouveau "Fort du Sud" qu'on élevait sur les positions conquises. De là, elle exécuta des feux de salve sur l'ennemi qui, renouvelant son stratagème en fuite, déployait un grand nombre de drapeaux de toutes couleurs.

On voyait aussi une multitude d'autres Chinois travaillant, au loin, à la construction d'ouvrages plus considérables que ceux qu'ils venaient de perdre; il y en avait tout le long d'une crête très étendue qui allait vers un sommet d'une altitude de trois cent-cinquante mètres.

La quantité prodigieuse des travaux qu'ils ont exécutés a été l'étonnement de ceux qui en ont été témoins.

Certes des Européens les conseillaient, mais la façon dont ils avaient conduit la défense des derniers ouvrages attaqués prouvait le peu de valeur de ces aventuriers dont plusieurs, peut-être, étaient de médiocres sous-officiers provenant d'Allemagne ou d'autres pays.

Cette assertion fut confirmée par ce qu'on constata, lorsque des déserteurs du Bataillon d'Afrique et de la Légion

étrangère, rattrait au camp chinois. Les obus Krupp de montagne envoyés auparavant sans charge explosive, éclataient ensuite à bonne portée, ces transfuges, cependant, ne devaient être que de pauvres instructeurs.

Aux Pescadores, c'était un Américain, ancien ouvrier chauffeur qui commandait l'artillerie des forts; il avait récemment déclaré à un négociant en relâche à Makung ne rien connaître des devoirs de sa nouvelle profession.

Il paraît bien, lors de la conquête de ces îles, qu'il avait dit vrai, puisqu'on trouva une grande quantité de gros obus non chargés et leurs fusées précieusement enfermées dans des boîtes en fer blanc, telles qu'elles avaient été expédiées de Europe.

Les Français ~~de Kelung~~ fortifièrent le "Fort du Sud" et élevaient un important ouvrage à Lo-thrum qui fut officiellement appelé "Fort Bertin", pour récompenser le jeune Capitaine d'Infanterie de Marine qui avait supporté, avec tant d'intelligente patience, les harcèlements de ses gênants voisins de la "Dent".

Un beau chemin fut aussi taillé dans les roches-fortes du "Cirque" pour en rendre l'accès plus commode.



Il était intéressant ~~d'examiner~~ les travaux chinois qui entouraient le "Fort Camsui", et de se rendre compte par quels procédés l'ennemi était parvenu à laisser supposer qu'il disposait d'une garnison d'avant-poste nombreuse et toujours en éveil.

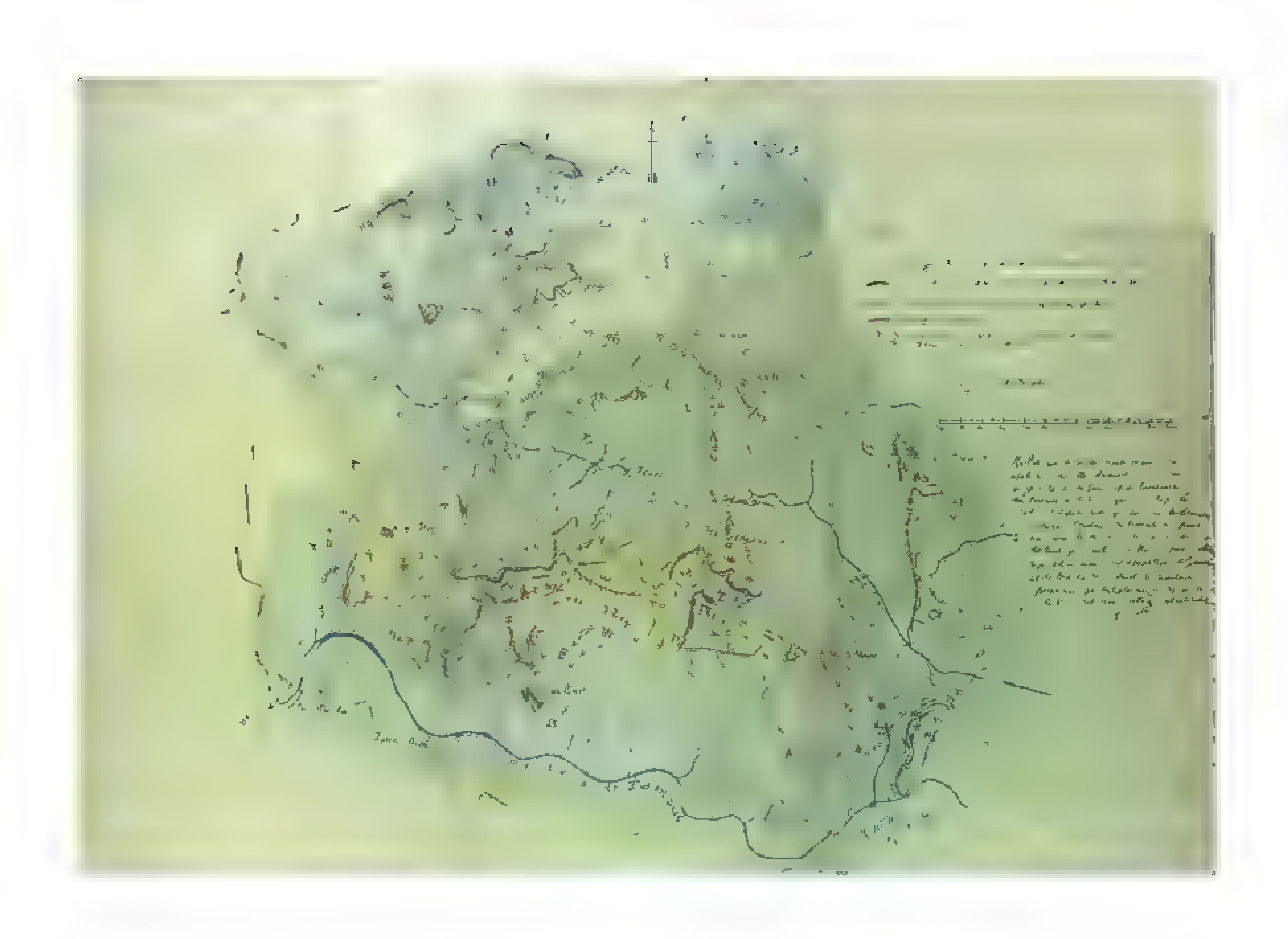
Ces lignes de fossés et de pentes, judicieusement choisies, étaient garnies d'un haut parapet formant chemin couvert, percé de nombreux créneaux alternés et précédé de défenses accessoires les plus variées; parmi elles, on remarquait de petits piquets formés d'un bambou

fendu en quatre à sa partie inférieure et dont les branches, rendues pointues, restaient écartées à l'aide d'une pierre.
On voyait d'ailleurs partout des palissades en bambou, semblables à celles de la "Cage", et des barreaux desquelles on se fut difficilement dépêtré.
Aux angles des lignes ou en d'autres endroits, [illegible] étaient construits des abris casematés, un peu en arrière du chemin couvert, dans lesquels les défenseurs n'avaient rien à craindre des projectiles envoyés par les bateaux et par les forts.
Grâce à cette disposition, l'ennemi employait peu de monde; un seul homme devait desservir un certain nombre de créneaux.
Le temps continuait à être mauvais et faisait sentir sa funeste influence sur la santé des troupes, malgré les efforts continuels pour assurer une hygiène convenable. Les militaires du Bataillon d'Afrique et de la Légion Étrangère furent atteints, par l'accès algide, aussi impitoyablement que l'avaient été leurs camarades de la Marine.
Cependant, depuis longtemps déjà, on ne buvait à Kelung s'employaient, que l'eau distillée fournie par les navires de guerre, et, dans les Forts, celle prise aux sources n'était absorbée qu'après avoir été bouillie.
Les habitants des régions prises aux Chinois vinrent d'eux-mêmes faire leur soumission et fournirent ce qu'on ne leur demandait pas, espérant obtenir quelques paroles de nature à les rassurer sur le sort que leur serait réservé. Dès qu'ils eurent satisfaction, ils déménagèrent le gros village de Luan-Luan comme ils avaient fait pour Kelung.

A vrai dire, d'autres suivirent leurs travaux [illegible] et approvisionnèrent les Français du mieux qu'ils purent, [illegible]

Le 21 Mars, le Bataillon Lange, fort de trois cent quatre-vingt neuf hommes qui occupaient les forts, fut subitement rassemblé pour une opération inconnue que devait diriger le Commandant en Chef. Les uns le voyaient soit à "Hing-Poo", soit à Chefoo, soit aux "Pescadores".
Le Vice Amiral absent depuis longtemps revint le 23 et visita les positions conquises qu'il ne connaissait pas.
Le lendemain, le "Cachar" débarquait quelques officiers et deux batteries de 80 de campagne et de montagne dont une des sections fut désignée pour compléter la nouvelle expédition.
Le Bataillon combla les vacances avec plusieurs des officiers provenant du "Cachar" et se trouva entièrement constitué,(1) il embarqua sur le transport "l'Annamite".
A midi, le "Bayard" appareille, peu de temps après l'"Annamite" le suivit.
La direction "Sud" prise par les deux navires mit dans toutes les bouches le nom des "Pescadores",(2) d'autant mieux que l'Amiral avait laissé entendre, dans sa visite aux officiers du Bataillon, que la nouvelle conquête à entreprendre

(1) Voir à la fin du travail.
(2) Voir carte page 79.



était presque dépourvu de reliefs importants.
Le 27, en passant devant le groupe des "Pescadores", le "Bayard" se détacha du groupe des navires et s'approcha très près du phare "Lisitha", à l'extrémité Sud de l'île "Fisher", pour sonder les intentions de l'ennemi, et comme ailleurs, les Chinois ne se montraient pas et le "Bayard" reprit sa route.
Les bâtiments mouillèrent à trois heures devant "Taï-wan-fu" où ils trouvèrent la "Triomphante" et le "d'Estaing".
Une heure après, les ordres pour la prise des "Pescadores" rédigés pendant la route étaient donnés, des cartes autographiées distribuées et le rôle de chacun indiqué pour la première journée.
La "Triomphante" rentrait le lendemain matin de la recherche du "Duchaffaut" et de la Vipère qui manquaient au rendez-vous, évidemment retardés par le coup de vent violent qui avait sévi la veille.
Le Vice-Amiral possédait sur la défense de ces îles des renseignements sûrs dont on put bientôt constater la valeur.
L'île "Observatoire" était armée de trois pièces de modèle Armstrong de 10 c/m; le fort du Nord, de beaucoup le plus important, était en pierre et de nombreuses casemates abritaient trois pièces du même modèle en très bon état.
Deux excavations circulaires et maçonnées, pratiquées en avant du Fort, étaient armées, l'une d'une pièce Armstrong de 23 ou 25 c/m, l'autre

d'un ancien canon français du calibre 16, provenant d'une manufacture de Nantes.
La volée des pièces rasait le sol naturel qui servait de barbette.
A l'entrée du goulet, deux autres installations du même genre étaient également munies de pièces françaises de 14 c/m.
Vers le Nord, à la "Pointe Noire", nom d'une saillie de la côte, quatre pièces, deux lisses et deux Armstrong de 10 c/m constituaient encore une batterie.
Le "Fort Hollandais" et l'île "Plate" avaient un armement de pièces-bouche de différents modèles.
La "Triomphante" revint suivie du "Duchaffaut", mais la "Vipère" manquant encore. L'Escadre n'en appareilla pas moins à trois heures pour les Iles Pescadores, au Sud. Détaillés elle arriva au crépuscule.
Les Pescadores sont un groupe d'îles parmi lesquelles deux principales : l'île "Fisher" sur laquelle s'élève le phare "Lisitha" et l'île "Ponahoné", la plus grande, qui possède la magnifique rade de Makung.
Les bords sont des falaises de quinze à trente mètres de hauteur couronnés par des plateaux ; cependant l'île Ponahoné a pour accident un point culminant, sorte de cône un peu tronqué de quarante mètres d'élévation et qu'on appelle "Mont-Dôme".
Leur base madréporique forme des hauts-fonds qui s'étendent au loin.



Le sol pierreux est complètement nu à cette époque de l'année où on ne voit d'autre végétation qu'un peu d'herbe rabougrie.

L'Escadre mouillée au Sud-Est de l'île "Ponghou" depuis la veille, appareilla, le 29 au matin, sous les rayons d'un soleil radieux.

Les bâtiments avaient le pavillon national à chacun de leurs mâts et leur plus grande enseigne à l'arrière.

Le "Bayard" sur lequel était le "Vice-Amiral", prit la tête ; la "Triomphante" venait ensuite, puis le "d'Estaing", le "Duchaffault" et l'"Annamite". Ce dernier navire s'avança le premier dans la baie du "Mont Dôme", le "d'Estaing" prit son poste de combat devant l'île "Plate", et le "Duchaffault" stoppa entre ces deux navires.

Quant à la "Triomphante" et au "Bayard", ils continuèrent leur marche majestueuse jusqu'à ce qu'ils fussent devant les "Forts" qu'ils devaient détruire.

Les Chinois, par exception, commencèrent le feu avec leur seule grosse pièce dont le projectile tomba à l'arrière du "Bayard", la canonnade devint générale.

La destruction du "Fort du Nord" ne dura que deux heures, tant par l'excellence du pointage que par la forme des embrasures qui étaient de véritables portes à bouche.

Le "Bayard" mouillé d'abord à onze cents mètres du Fort à battre, s'en approcha à sept cents, et le nouveau poste qu'il prit, ainsi que celui assigné à la "Triomphante", étaient des judicieusement

choisis que ces navires purent impunément battre en brèche Forts et batteries.

Le feu des pièces du Fort du Nord cessa vers huit heures du matin, et l'armement des autres ouvrages ~~forts et batteries~~ fut aussi promptement réduit; toutefois, celui de la Pointe Noire continua jusqu'à quatre heures.

L'"Annamite", pendant ce temps, fouillait avec des projectiles de 10 et de Hotchkiss le village des pêcheurs ~~marécageux au pied du Dôme~~ d'où quelques curieux sortirent et disparurent aussitôt.

Le débarquement du Bataillon Lange et de la section de 80 fut effectué à cinq heures, sans rencontrer de ~~nulle~~ difficulté; l'ennemi ne se montrant nulle part. Par précaution, la première compagnie se déploya sur la plage et gravit les pentes du Dôme; le reste du Bataillon et l'Artillerie suivant de près.



Excepté quelques rôdeurs chinois sur lesquels on tira dans la soirée, et dont l'un d'eux, d'un âge avancé, servit de guide les jours suivants, aucun incident ne se produisit.

Quant à la ville de Makung, bâtie sur la rive Nord de la rade, elle présentait le spectacle émouvant d'un incendie pendant la nuit. Tout d'abord on l'attribua aux obus français, supposition vraisemblable; mais on sut plus tard que les soldats chinois l'avaient allumé, activé et propagé eux-mêmes pour piller plus aisément.

Le 30, dès l'aube, le Commandant en Chef fit rompre la chaîne qui fermait

l'entrée de la rade ; un matelot fut tué d'un coup de feu et l'escadre put venir mouiller au milieu de ce beau port, facilitant ainsi les opérations qui restaient à entreprendre à terre, pour tourner Makung et s'en emparer.

La colonne guidée par les mêmes guides se mit en marche, lentement, à cause de la fatigue qu'éprouvait l'artillerie à se mouvoir sur le sol sablonneux de la plage ; il fallut même embarquer une partie des munitions sur les canots qui avaient apporté l'eau douce. Les moyens de transport, d'ailleurs, étaient représentés par cinquante coolies annamites qu'il avait déjà été difficile de prélever du contingent de Kélung.

Vers neuf heures, la compagnie Logos, d'avant-garde, entendit très distinctement le bruit de la corne dont se servent les Chinois pour se rassembler ; quand elle fut mieux postée, elle aperçut six cents hommes sortant de trois villages, et qui se ralliaient dans la plaine.

La compagnie Logos exécuta alors des feux de salve sur l'ennemi qui n'en continua pas ~~moins~~ à se former et à prendre position dans des chemins creux et parallèles au front des Français. Le feu très lent, d'abord, devint plus vif. Le ronflement des projectiles dans l'air dénotait un armement bizarre et, quand on put ramasser des fusils, on constata qu'ils tiraient des balles oblongues bien qu'ils fussent à âme lisse.

Il eût été facile de débusquer cet adversaire si la colonne avait été libre, mais l'artillerie toujours très en arrière immobilisait tout le monde.

La compagnie Harlay fut portée à la gauche de la chaîne pour tracer un mouvement tournant des Chinois sur cette partie de la ligne française.
La compagnie Chamoisy, envoyée à droite, forma d'abord un crochet offensif à gauche, puis fut lancée sur l'adversaire qu'elle délogea.
Ce mouvement, exécuté avec rapidité fut l'occasion d'une remarque qu'il n'est pas inutile de signaler.
Personne n'ignore que l'apparence des objets qui émergent du sol est modifiée par la nature même de ce sol, ou par la façon dont ils sont éclairés.
Or en cette circonstance, soit que l'œil habitué à voir les grands accidents de terrain de Kélung eût été faussé en ce moment par la vue du sol plat sur lequel on opérait, soit par effet d'un mirage dont on ne se rendit pas compte, on tira avec la hausse de onze cents mètres alors qu'il eût fallu employer celle de quatre cent cinquante, et l'artillerie se trompa comme l'infanterie. Cependant les hommes et les objets semblaient démesurément grands.
Les Chinois abandonnèrent plus de cinquante cadavres de miliciens; quant aux Français, ils avaient un tué et un blessé.
Plus que jamais on regretta les retards dont il a été parlé, car si les compagnies avaient été libres, il eût été possible, en prenant l'ennemi par sa gauche, de l'acculer au rivage de la rade et d'achever sa déroute par les Hotchkiss de la Vipère mouillée au fond du port depuis le matin.
Il fallut de nouveau alléger l'artillerie d'une



partie de ses munitions, on prieait le Commandant de ce navire d'en prendre l'excédant à son bord.
Le moment est venu de constater que les pièces de 80 de montagne sont réellement lourdes à traîner à bras, sur tous les terrains et pendant plusieurs heures, par des hommes qui ont leur sac.
Dans les opérations qui avaient eu lieu autour de Kélung, l'Artillerie arrivait avec peine malgré le dévouement auquel tout rendait justice, parce que les pauvres petits coolies annamites, quoique adroits et courageux, avaient à gravir beaucoup de pentes très rapides

Après un repos suffisant, on peut reprendre la marche et une formation mixte de combat fut adoptée.

Deux compagnies en chaîne;
Une compagnie en réserve,
L'artillerie, l'ambulance et les bagages;
Une compagnie d'arrière-garde.

La colonne passa entre les trois villages dans lesquels l'ennemi avait cherché un refuge et d'où il s'enfuit dans des jonques, au risque de se faire bombarder par le d'Estaing qui croisait au large.
Il était déjà tard, et la troupe fatiguée par les longues attentes et par la chaleur avait besoin de repos.
Une éminence étroite fut choisie pour passer la nuit. A peine y fut-on installé que de nombreux Chinois enhardis par cette halte de leurs adversaires défilèrent insolemment à cinq cents mètres du bivouac,

Ils venaient de Kt. Tucat et se dirigeaient sur un village peu éloigné. Enfin, quand le crépuscule fut venu, ils tirèrent des coups de feu sans atteindre personne. Les pièces de 80 et les canons de la "Vipère" mirent fin à cette fanfaronnade.
Le vieux guide chinois, consulté sur la force de l'ennemi qu'on pourrait rencontrer le lendemain, affirma qu'il y avait de quinze cents à deux mille hommes au village dont il venait d'être parlé.
Deux nouveaux "cas algide" se déclarèrent soudainement et furent suivis de décès.
Dans la soirée, l'Etat-Major Général annonça le débarquement des compagnies de marins du "Bayard", de la "Triomphante", du d'Estaing, et de quatre pièces de 65, débarquement qui eut lieu le lendemain; en même temps, les navires envoyèrent l'eau distillée et les munitions nécessaires aux besoins de la journée. Vers huit heures on put se mettre en route dans l'ordre suivant:
Les compagnies Cramoisy et Harlay en chaîne;
La compagnie Valance en réserve;
Les quatre pièces de 65 et les deux pièces de 80, sous le commandement de Mr. le Lieutenant de vaisseau Amelot;
Les compagnies de marins Gourjon du Lac, Poirot et Pradère;
La compagnie Logos d'arrière-garde, avec les munitions, l'ambulance et les bagages.



Cette colonne marcha d'abord dans l'Est, puis changea de direction vers le Nord afin de gagner les crêtes et de déborder, avec sa droite, les ouvrages

en lignes de retranchements qu'il ennemi avait su élever. Grâce au terrain, ces mouvements furent bien exécutés. Des groupes de Chinois armés ou non se dispersaient.

Enfin, on fouilla avec des feux de salve le village de "Tiore Houi-Zang", dont le vrai nom est "O'Kaim", signalé comme étant occupé par l'ennemi; seul l'écho répondit.

Dès lors la compagnie Valance prolongea la chaîne à gauche et pénétra dans "O'Kaim" par tous les débouchés que les fractions de tête avaient ouverts et qui menaient à la partie Nord du village. Arrivées aux dernières maisons, elles furent accueillies par un feu très-vif fourni par un ennemi bien abrité derrière les clôtures en pierres sèches des jardins.

L'Artillerie était encore entravée par un chemin rocheux et le combat se continua ainsi pendant quelques minutes, sans grand résultat, puisqu'un seul homme de l'Infanterie de Marine fut mortellement blessé.

Les pièces de 65, si aisées à manœuvrer, malgré leur important approvisionnement de munitions, furent rapidement amenées par les marins et permirent d'attaquer brusquement l'ennemi qui tirait toujours avec furie, mais trop haut.

La compagnie Valance reçut l'ordre de rester en place pour servir de pivot à un mouvement débordant que la droite allait entreprendre.

Les compagnies Cramoisy et Harlay mirent le sac à terre et, suivies des compagnies de débarquement alliés

se jetant sur les Chinois qui ont été culbutés.
Ils se découvrirent même si bien qu'ils montraient près de deux mille réguliers qui se dirigeaient vers une colline située à dix-huit cents mètres d'O'Ham.
Toutefois, de nombreux tirailleurs restaient dans les plis du terrain entretenaient un feu plein de vigueur sur les compagnies assaillantes.
L'artillerie en batterie à l'angle Nord-Est du village et les canons de la "Vipère" leur envoyèrent des obus; enfin, la compagnie Valance reçut l'ordre de suivre la partie de la ligne ennemie qui était devant elle.
Dans cette courte mais décisive période, les Chinois laissèrent un grand nombre de tués sur le terrain; quant aux blessés, ils étaient traînés par une jambe, heurtant de leur corps les aspérités du sol, ils subissaient ainsi une mort plus affreuse que celle donnée par le feu.
Ce procédé barbare était dicté par l'orgueil de ne pas abandonner des hommes encore vivants aux mains de l'ennemi qui, selon eux, eût pu en tirer gloire, et non par humanité, sentiment peu connu à cette race surtout dans les circonstances de la guerre.
La compagnie Carnoisy s'arrête sur le plateau qui couronne la colline. La compagnie Harlay, au lieu d'y monter, en tourna la partie Est et changea brusquement de direction vers l'Ouest; elle ne fut pas peu étonnée de se trouver devant un fort en pierres de cent mètres de côté, tout neuf, solidement bâti et construit sur le sol le plus bas de la région, au pied du plateau; on l'appelait Coa-Xa;

un du village le plus retranché.
Malgré son étonnement la compagnie Harlay n'hésita point, elle en brisa facilement la porte qui n'était qu'en simples barreaux de bois léger (ce qui est bien chinois), et tua dans un combat corps à corps les réguliers qui s'y étaient réfugiés.
Pendant ce temps, la compagnie Logos était restée à "O'Kaïn" à la garde des sacs jusqu'à ce qu'on put venir les reprendre, nécessité qui suspendit tout mouvement offensif et dont les Chinois profitèrent aussitôt. Quatre cents d'entre eux d'abord et plus ensuite, vinrent se poster en arrière d'une crête Nord-Sud, perpendiculaire à la direction générale du plateau et à cinq cents mètres au Sud des Français. De cette position, durant plus d'une heure, ils fournirent un feu vif et tendu, pendant que le reste fuyait par la plaine qui s'étend vers le "Fort Pékoë" ou bien se cachait dans le gros village de Tang-hoë.
La compagnie de la "Triomphante" s'établit d'une façon précaire sur le plateau qui n'offrait d'autres abris que des tas de pierres provenant du nettoyage du terrain mis en culture.
La compagnie du "d'Estaings" prit position en arrière de celle de la "Triomphante", la compagnie Logos, arrivée d'"O'Kaïn", se plaça à gauche de la compagnie du "d'Estaings", la compagnie du "Bayard" resta sur le flanc Nord de la colline, à droite et en arrière de la compagnie du "d'Estaing".
Le Fort "Toa-Ka-po" était tour à tour occupé par une compagnie qu'on relevait au fur et à mesure des circonstances.

Grâce à cette disposition de expectative, les compagnies Cramoisy et Harlay purent aller reprendre leurs sacs; elles revinrent au bout d'une heure et leur arrivée permit de se porter sur la position éventuelle des Chinois.

Pour cela, il fut décidé que les compagnies de la "Triomphante" et du "d'Estaings" attaqueraient de front, pendant que les compagnies Cramoisy et et Sogos tournaient la gauche ennemie.

La compagnie Valance marcherait sur la droite chinoise en formant échelon en arrière et à gauche des compagnies qui étaient en tête, de façon à repousser une contre-attaque de ce côté, quant à l'Artillerie, elle suivrait de près la compagnie Harlay, en réserve;

Dès qu'on fut prêt, la sonnerie de "En avant" donna le signal, et tout se passa comme il avait été prescrit. Cette courte action coûta deux tués et onze blessés aux Français, parmi lesquels Mr. le Lieutenant de vaisseau Poirot.



Quant aux Chinois, ils se retirèrent définitivement dans le Nord-Ouest, et l'Artillerie troubla leur retraite jusqu'à la confusion.

Beaucoup d'entre eux se jetèrent dans des jonques au mouillage, s'exposant à la crainte de se faire couler par les bateaux en croisière, mais les hauts-fonds si communs en ces parages les sauvèrent de ce désastre.

On s'occupa immédiatement de former deux colonnes. La première, celle de droite, sous les ordres directs du Commandant Lange fut ainsi composée:

La compagnie Sogos en ordre de combat,

Les compagnies "Triomphante" et "d'Estaing";
Une section de 65;
La compagnie du "Bayard";
L'ambulance, les munitions et les bagages entre les deux pelotons de la compagnie [illegible]amoidy, d'avant-garde.

Cette colonne devait se diriger sur Pakung en infléchissant un peu sa marche à droite, de façon à recueillir le plus de Chinois possible, le cas échéant.

La seconde colonne, celle de gauche, sous les ordres du Capitaine Adjudant-Major Gaultier, était formée ainsi:
La compagnie Harlay en ordre de combat;
Une section de 65;
Une section de 80;
L'ambulance, les munitions et les bagages entre les deux pelotons de la compagnie Valance formant arrière-garde et réserve.

Cette colonne, plus forte en artillerie, devait détruire les obstacles qu'elle rencontrerait sur son passage et attaquer de front les défenses de la ville.

A deux heures et demie, les colonnes se portèrent en avant traversant une ligne de huit épaulements, longue d'un kilomètre environ.

Ces épaulements abritaient autant de grosses pièces Krupp en bon état qui paraissaient destinées à protéger la rade dont elles étaient cependant fort éloignées; toutes furent enclouées.

Le gros village d'"Amo", renfermant un grand Yamen et une belle Pagode, fut fouillé par les chefs de la colonne de gauche, mais trouvés par la compagnie Harlay qui y constata un silence de nécropole.

Pas un habitant ni même un chien dans les rues ce-
-qui, en Chine, peut passer pour le signe le plus sûr
de la désolation.
Enfin, à cinq heures, les colonnes prenaient possession
des forts de Makung et du Nord abandonnés
par les réguliers; on y trouva de nombreux et immenses
étendards, des fusils Remington et d'autres, des
canons, quinze mortiers et beaucoup de munitions de
toute nature.
La ville de Makung était en partie évacuée par les habit-
ants; les rues, où couraient des porcs affolés que cha-
cun faisait de rouler à terre, étaient jonchées de ca-
sques de soldats, de fusils de rempart, de poudre
éparpillée. Quelques Chinois montés sur les toits des
maisons regardaient niaisement et souriant aux Fran-
çais leur faisant des signes de bienvenue.
Les deux journées du 29 et du 30 ne coûtaient que cinq
tués et onze blessés. À cause du terrain facile à parcou-
rir et qui avait permis d'apporter une grande célérité
dans les opérations, c'est cette même facilité du terrain,
peu favorable à la manière de combattre des Chinois,
qui augmenta leurs pertes qui furent de quatre cents tués.

- - - - - - - - - - - - - - - -

Le 2 Avril, la compagnie Valence alla tenir garni-
son à l'île "Fisher", dans un fort neuf et bâti
en pierres, au Sud de l'Île et au bord d'une haute
falaise; on l'appela "Fort Bayard".
Les Portugais gardiens du phare pour le compte de
la Compagnie Chinoise furent remplacés par des marins.

Le 3, une colonne composée des compagnies Cramoisy et Logos, de celles du "Bayard" et de la "Triomphante", d'une section de 65 et d'une escouade de marins torpilleurs avec son matériel partit de Makung à six heures du matin, le premier point à atteindre était le Fort "Toa-Ka-pa".

Pendant le trajet, plusieurs habitants déclarèrent que le Fort était vide de défenseurs, les soldats chinois, le mandarin militaire et l'Américain, dont il a été parlé précédemment étant partis de l'île; d'autres ajoutèrent que ce même Américain et le mandarin militaire avaient été massacrés par les leurs.

Ces renseignements constituaient à l'actif des Chinois une nouvelle duperie destinée, peut-être, à endormir la vigilance des Français et à leur faire commettre quelque imprudence.

L'on apprit en effet, que l'Américain avait fui et que le mandarin était sans doute réfugié chez des habitants car, deux mois après environ, il reparut à Makung gros, renfrogné et décapité seulement de son bouton de cristal, première humiliation dihum que s'infligent les chefs chinois vaincus.

Dans tous les cas les précautions d'usage furent prises. Vers huit heures, la colonne visita de nouveau le Fort "Toa-Ka-pa" dans lequel il n'y avait personne, et les marins torpilleurs tentèrent d'en faire sauter les murs très épais. La marche fut reprise dans la direction du Nord-Est.

Des habitants d'un grand village "Shaikoe" et de ses localités, élevés à la dignité de notables pour les circonstances, vinrent faire leur soumission.

La colonne se rabattit dans le Sud, trouva ~~[illegible]~~ une poudrière toute neuve contenant deux mille kilogrammes de poudre, beaucoup de soufre, de charbon, de salpêtre, de plomb, de cartouches Remington ou Mauser et différents modèles d'armes; le tout mis en tas par-dessus la poudre, fut détruit par cette mine improvisée.

Au retour, l'escouade des marins torpilleurs mit complètement hors d'état les huit grosses pièces de fonte qui avaient été enclouées le 31 Mars.

Pendant la marche et jusqu'à "Chaukoë", les habitants craintifs, étaient restés cachés, puis, rassurés par l'attitude calme et raisonnée des soldats, ils sortirent de leurs maisons et se montrèrent courtois et affables.

On leur distribua des exemplaires de la proclamation du Vice-Amiral Commandant en Chef qui disait en substance, que la guerre était faite aux mandarins et non aux populations laborieuses.

Alors la confiance sembla ne plus avoir de bornes et les Chinois apportaient à l'envi de l'eau et du thé qu'ils goûtaient préalablement, afin de prouver que ces liquides n'avaient pas été rendus malfaisants.

Au reste, dès ce jour et jusqu'à l'évacuation, le marché de Makung fut toujours bien approvisionné en porcs, volailles, œufs, légumes et fruits, grâce aux l'autorité française tint la main à ce que le prix débattu et accepté fut intégralement payé. C'est la seule façon de procéder quand on doit occuper longtemps un pays.

Quand la paix fut signée, de nombreuses jonques d'Amoy apportèrent en abondance des fruits délicieux,



Les îles Pescadores, comme on ne l'ignorait pas, servaient tout pendant ~~la seconde~~ période de la croisière, de Novembre à Mars, à recevoir les envois de Chine faits à l'aide de navires battant pavillon anglais et conduits par des aventuriers tels que ceux de Pina-on et de Wol-seley; des jonques attendaient ensuite les occasions favorables pour porter ces envois à Taï-wang-fou ou sur tout autre point de Formose

Ces îles se prêtaient beaucoup à ce genre de transit par leur situation au milieu du détroit, leur proximité avec le Tonkin et les points importants de la côte de Chine et par la sûreté de la magnifique rade de Pong-hou.

Makung, enfin le plus important, compte dix-huit cents habitants. On y remarque des pagodes, quelques habitations d'un aspect confortable et de nombreuses maisons d'artisan, très malpropres, ce qui est le signe caractéristique de la race chinoise. Toutes sont construites en briques ou en pierres madréporiques avec enclos de même nature.

Sous les rues tortueuses, étroites et dallées, sont creusés des caniveaux recouverts qui, à l'aide de branchements s'amorçant directement aux cours des maisons, sont le réceptacle d'eaux ménagères, d'ordures et d'horribles immondices. L'inégalité de leur radier retient une grande partie de ces matières putrides et ce qu'en enlèvent les marées basses est ramené par la haute mer. Il se dégage alors des miasmes meurtriers pour les étrangers et même pour les habitants

A quelle autre cause, en effet, attribuer la présence du choléra dans ces îles?

Les villages nombreux, disséminés dans l'île, sont construits de la même façon, et paraissent moins sales; leur population varie entre trois cents, six et sept cents habitants.
Le sol de l'île "Pong-hou" et des autres îles est loin d'être aussi plat que plusieurs correspondants de journaux se sont plu à l'écrire.
Si, à vrai dire, le relief le plus accentué, le Mont "Dôme" excepté, ne dépasse pas vingt et quelques mètres, on doit ajouter que le terrain, parfois fortement ondulé, cache d'assez gros villages dans le moindre de ses replis.
Ce serait aussi une erreur de croire que le même sol est improductive; car si le sol est entièrement dénudé à une époque de l'année, il est au contraire fort bien cultivé, et le mil et le millet y croissent en abondance.



Entre les sillons de céréales sont intercalés des plants d'arachides ou de patates. Un promeneur attentif ne saurait y découvrir une seule mauvaise herbe, tant les Chinois sont soigneux de leurs récoltes.
Il est également dit, dans un important ouvrage de géographie, que la culture, aux îles Pescadores, est celle du riz.
Pour soutenir cette assertion, il faut ignorer que le sol est très pierreux, qu'on ne peut le mettre en état de recevoir des semailles sèches, qu'après un travail d'une rare patience, et qu'il n'existe pas un seul cours d'eau pour l'irrigation; à peine y rencontre-t-on quelques faibles ruisseaux asséchés pendant une grande partie de l'année.

Toutefois, on pourrait objecter à ce qui vient d'être dit qu'il y a des contrées d'Asie où le riz-sec de montagne n'est pas sans subir d'inondation, comme au Japon. Cela est vrai, mais le riz ne prospère que dans les pays et aux époques où les moussons procurent des pluies régulières et abondantes.

La population de ces îles composée d'agriculteurs et de pêcheurs est douce, docile et ne paraît renfermer aucun élément de trouble comme celle de beaucoup de villes de la côte de Chine et même de Formose notamment, celle de Taï-wan-fu.

Cet ensemble de précieux avantages décida le Commandant en Chef à déployer une très grande activité et à créer une installation qui put servir de base aux opérations ultérieures qu'on devait entreprendre.

Deux machines à distiller l'eau de mer furent installées sur une jetée en pierres; de grands appentements en bois permirent d'emmagasiner tous les approvisionnements provenant de France et de Kelung dans des locaux fort convenables pour cet usage; enfin des travaux d'études furent ordonnés et commencés.

C'est vers cette époque que des bruits fâcheux circulaient sur le sort de Lang-son. En même temps, le Vice-Amiral, qui avait jusque là, difficilement surmonté de bien les fatigues de la campagne, devint gravement malade d'une dyssenterie aiguë. Il n'employait pas moins les rares répits qui lui laissait à hâter l'accomplissement de sa tâche.

Le 10, un vapeur chinois, le "Ping-on", portant sept cent soixante cinq recrues chinoises d'"Amoy" à "Taï-wan-fu", fut capturé par le d'Estaing.


Iles Pescadores
Partie de l'Ile Pong

Ce monde, très maltraité, fut réparti sur les bâtiments de l'escadre et à terre et servit de coolies.
Le mois d'Avril consacré en entier aux travaux de tout genre fut marqué par la nouvelle des préliminaires de paix, ils décidaient un long armistice et la levée du blocus de Formose. Seul, le droit de visite des contrebandes de guerre était conservé à l'escadre.
Le temps était constamment orageux, la pluie très rare mais violente, et les accès algides continuaient toujours la lugubre hécatombe; déjà deux officiers bien sympathiques, Mr le Lieutenant Jehenne et Mr le Commissaire Ber venaient d'en être frappés.

Le Commandant en Chef qui paraissait avoir bien échappé de la maladie avait repris son labeur; il visitait fréquemment les malades et prodiguait à chacun, officier ou ~~simple~~ soldat, les paroles consolantes dont il avait le secret.
Le 11 Juin, à neuf heures quarante-cinq minutes du soir, la nouvelle foudroyante de sa mort jeta la consternation parmi tous! ----------------

----

La douleur fut muette; marins et soldats n'osaient se faire part du trop cruel événement!! ----------

----

Les funérailles solennelles eurent lieu le 13 et ajoutèrent encore à la tristesse générale.

Dans la touchante allocution qu'il prononça, M. le Contre-Amiral Lespès se fit l'interprète des sentiments de regrets unanimes de tous!

A Kélung, l'armée chinoise édifiait de nouvelles et gigantesques fortifications et continuait à tirailler sur les travailleurs français qui construisaient le "Fort Bertin".

Cela dura jusqu'à l'armistice, période d'un si nouveau genre pour les Chinois, qu'on s'était déjà demandé quelle conduite ils entendaient tenir?

On dut constater qu'à part quelques coups de feu tirés dans les premiers jours, par des sentinelles indisciplinées, l'ennemi sembla comprendre les obligations que cette trêve lui imposait.

Quand l'évacuation préparée depuis longtemps fut décidée, le Général Liu et son second Sô vinrent rendre visite au nouveau Commandant en Chef. Dans cette entrevue, il fut convenu que les Chinois n'entreraient dans les ouvrages évacués, qu'après le complet embarquement des troupes françaises.

Le 21 Juin, le mouvement commença à sept heures du matin, à neuf heures il était terminé et le pavillon salué de vingt et un coups de canon. A onze heures, les navires prenaient la route des Pescadores et du Tonkin.

le Bataillon d'Afrique, la Légion étrangère, puis le Génie qui était à Makung, furent dirigés sur l'île Chong, les troupes de la Marine restèrent quelque temps en rade de Tonghoï pour permettre l'organisation d'un Bataillon de dix cents hommes à destination de Madagascar, puis elles gagnèrent Saïgon. Mais de ce bataillon, composé d'hommes fatigués, on n'expédia qu'une compagnie.

L'évacuation des Pescadores prévue par le traité était toujours différée, sans doute pour avoir en main un nantissement contre les subtilités de la diplomatie chinoise.

Mais la présence d'un steamer aux couleurs impériales, amenant un lettré de distinction et le Général Sô pour rapatrier les prisonniers du Ling-on, laissa supposer que les belligérants étaient bien près de s'entendre.

C'est à ce moment que les véritables mandarins de l'Île vinrent se montrer pour rendre des visites cérémonieuses, en palanquins improvisés, à l'envoyé du Tsong-li-Yamen.

Leurs escortes étaient composées de soldats non armés qui portaient les attributs de leur chef, c'est-à-dire, sabre à fourreau en peau de requin verte et chapeau à globule et à queue de renard ou à plume de paon.

Tout ce monde allait et venait, dans Makung, pour les soldats français que ce spectacle mettait en gaîté.

Par contre, les mandarins ~~de leur côté~~ ne semblaient pas satisfaits; ils avaient le visage rogue, le regard oblique, ne paraissant pas voir.

Leurs soldats dépenaillés se distinguaient cependant de leurs compatriotes par une casaque militaire assez originale, bien enluminée de caractères et d'arabesques noires, rouges

ou violet, selon la couleur générale du vêtement.

Ils s'efforcent de rendre l'air irrésolu qui leur est si habituel, tout en accélérant le pas comme des gens qui redoutent un châtiment mérité par une détestable attitude.

Sans avoir la prétention de faire ici une étude sur le caractère et sur les mœurs des Chinois, il est permis d'écrire quelques mots sur la physionomie générale de ce peuple.

Les Chinois n'ont pas l'homogénéité nationale; c'est une race représentée par un nombre prodigieux d'hommes laborieux, économes, quoique amis du plaisir jusqu'aux vices les plus raffinés.

Cette race qui tient beaucoup à ses mœurs est moins routinière qu'on le suppose; ses aspirations, sa soif de progrès et d'indépendance ont engendré une lutte sourde entre les gouvernants et les gouvernés.

En effet, [illegible] les premiers ont pour principal objet de conserver leur immense puissance dégénérée trop souvent en malhonnêteté et en corruption; ~~puisque~~ ~~se maintient pour que, tant dure, elle est établie~~.

Les gouvernés, ennuyés de leur autorité cherchent à échapper au joug par l'émigration. On en rencontre partout; ils envahissent les colonies et les villes des autres nations; aptes à exercer beaucoup de métiers, ils tirent parti de tous les perfectionnements de la petite industrie.

Où se présente un acheteur survient aussitôt un Chinois pour le satisfaire.

Malgré tous ces frottements avec tant d'individus de races diverses, civilisées ou sauvages, ils restent toujours Chinois, ne faisant jamais cause commune avec les étrangers, soit qu'ils les servent, soit qu'ils les exploitent.

Leur servilité n'est qu'apparente, car l'orgueil qu'ils poussent jusqu'à l'enfantillage leur tient lieu de dignité. Toujours étonnés, rarement gênés, ils se rendent anti-pathiques par leur finesse native qu'ils transforment trop facilement en ruse et en duplicité.
Toutefois, leurs réelles qualités habilement employées par les races plus civilisées pourraient être profitables à tous.
Le désir légitime de revoir le lieu de naissance est très enraciné au cœur des Chinois, ~~mais~~ beaucoup ~~viennent~~ y vieillir ou s'y font ramener morts.
C'est même, comme on le voit, l'objet d'un transit assez important dont le point d'origine est à San Francisco.
L'"accès algide", après bien des intermittences, semblait enfin terminé, lorsqu'il reprit avec une nouvelle intensité, qui dura jusqu'à la fin de Juin.



Bientôt la dislocation de l'escadre commença.
Le "Fei-ho" rendu depuis plusieurs jours à la Compagnie Chinoise des steamers ramena les gardiens portugais de "Tsitha" et, le 16 juillet, un grand navire construit naguère sous la direction d'un Français, à l'arsenal de Foutchéou, vint mouiller devant Makung.
Le mandarin qui était à bord ne donna pas de motif précis à sa visite ; il allégua seulement qu'il pensait que les Français étaient partis.
A vrai dire, la paix était signée depuis le 9 Juin et, bien qu'aucune date n'eût été fixée pour l'évacua-

les mandarins devaient trouver qu'on était bien bêtes à les laisser maîtres de recommencer leurs exactions que la population redoutait déjà, au point d'en faire part aux officiers du commissariat qui avaient vécu au milieu d'elle pendant près de quatre mois. L'autorité française, pour ne pas détruire inutilement les beaux appontements et les hangars en bois qu'elle avait construits, décida de les laisser subsister; mais les habitants qui auraient dû être enchantés de profiter de ces commodes installations supplièrent, au contraire, pour qu'on les enlevât parce que, disent-ils, les mandarins affirmeraient les avoir achetés fort cher et les leur feraient payer le double ou le triple du prix inventé.

Cependant, on avait remarqué que ceux des mandarins qui avaient été en rade avaient affecté de ne pas se servir des appontements; ils préféraient se mouiller les pieds en faisant usage d'une chaussée aux dalles mal posées; n'était-ce pas faire ressortir, une fois de plus, cet orgueil enfantin dont il a été si souvent parlé au cours de ce récit?

Enfin l'évacuation, définitivement fixée au 22 juillet se fit avec ordre et sans autre incident qu'une manifestation de joie de la part des Chinois officiels dont le beau navire fut pavoisé avec tous les grands et petits dragons; puis, dès que le drapeau français eut été salué de vingt-et-un coups de canon et ainsi et que la dernière embarcation eut quitté l'appontement un grand nombre de réguliers, munis de fusils ou d'étendards de toutes couleurs, se rangèrent en ligne sur le quai. Il n'y eut ni cris, ni pétards, ni autre manifestation

d'aucun genre.
Le "Cachar" partit le jour même avec les troupes, pour Saïgon et, le lendemain, un soldat mourut encore d'accès algide! Ce fut le dernier!

Ainsi finit cette campagne de Formose qui eut ses heures de gloire et qui se termina par la mort prématurée de l'illustre Chef qui l'avait dirigée.
La piété de ses marins et de ses soldats éleva une haute et belle pyramide à sa mémoire et à celle des sept cents braves qu'il laissa en ces régions qui nous furent si inhospitalières.
La Chine a vu ses tardives prétentions à la suzeraineté sur l'Annam complètement anéanties.
Elle a perdu beaucoup d'argent, sacrifié une [illegible] elle, et beaucoup d'hommes aussi, ce qui, à la vérité, la touche moins.
Mais il faut le reconnaître, ses soldats se sont aguerris au contact de la guerre avec les Français et ont puisé une audace dans cette campagne au cours de laquelle, cependant, ils n'ont essuyé que des échecs.

Makung le 22 Juillet 1885.

Garnot

Capitaine Adjudant-Major au Corps Expéditionnaire de Formose et des Pescadores.

Corps Expéditionnaire de Formose

Débarqué à Kélung le 1er Octobre 1884

Vice-Amiral **Courbet**, Commandant en Chef

Infanterie de Marine.

(1186 Hommes.)



MM. Bertaux Levillain, Lieutenant-Colonel, Comt supérieur.
Gayet, Médecin-Major

3e Régiment — MM. Ber, Chef de Bataillon, remplacé par Mr le Comt Chapelot
Clément, Capitaine adjudant-Major
Zapbt, Lieutenant, Officier payeur. Décédé à Kélung

25e Compagnie — Casse, Capitaine, parti en France pour raison de santé.
Mayeur, Lieutenant.
Sarda, Sous-Lieutenant.
Pichard, Sous-Lieutenant.

26e do — Marty, Capitaine. Décédé à Kélung. Remplacé par Mr de Cauvigny.
Gardiol, Lieutenant.
Collinet, Sous-Lieutenant.
Sagols, Sous-Lieutenant

27e do — Carré, Capitaine, tué au combat du 25 Janvier, remplacé par Mr le Capitaine Lanc
Brasseur, Lieutenant.
Tétard, Sous-Lieutenant.
Collein, Sous-Lieutenant.

28e do — Melse, Capitaine, parti en France pour raison de santé
Cortial, Lieutenant, Blessé pendant la reconnaissance du 13 Novembre
Maréchal, Sous-Lieutenant, Décédé à son retour en France
Veyssandier-Laubarède, Sous-Lieutenant.

2e Regiment MM Lacroix, Chef de Bataillon.
Guyonnet, Capitaine adjudant Major.
Cousin, Médecin de 2e classe
21e Compagnie ---- Bauche, Capitaine, rentré en France pour raisons de santé.
Paudier, Lieutenant.
Ausard, Sous Lieutenant. Décédé en Annam
22e d° ------ Thiron, Capitaine
Gauroy, Lieutenant.
Ligier, Lieutenant. Blessé au combat du 5 Mars
23e d° ---- Legerger, Capitaine. Remplacé par Mr le Capitaine Harbrine.
Cormier, Lieutenant Passé Capitaine à Formose.
Périn, Lieutenant Passé Capitaine à Formose
24e d° -------- Onfroy de la Rosière, Capitaine, rentré en France pour raisons de santé.
Desaleux, Lieutenant
Lenoel, Lieutenant
Legros, Sous Lieutenant

3e Regiment M.M. Lande, Chef de Bataillon
Gaultier, Capitaine adjudant Major
Lemaître, Lieutenant, Officier payeur
Aubry, Médecin de 2e classe, rentré en France pour raisons de santé, remplacé par le médecin
25e Compagnie --- Amouroux, Capitaine.
Thirion, Lieutenant
Petit, Sous Lieutenant
Grimat, Sous Lieutenant.
26e d° ---- Bertin, Capitaine.
Brion, Lieutenant.
Buat, Sous Lieutenant
27e d° ------ Cramoisy, Capitaine.
du Saussoy du Jonc, Lieutenant
Gaché, Lieutenant
Bergelat, Sous Lieutenant.
30e d° ---- Le Boulaire, Capitaine.
Guillet, Lieutenant, rentré en France pour raisons de santé
Traysse, Sous Lieutenant.

Artillerie de Marine.

(Une batterie de 4 de montagne, 2 pièces de 12 de place, 68 hommes.)

~~(Une batterie de 4 de montagne, 2 pièces de 12 de place, 68 hommes.)~~

MM. Rouault de Champglein, Capitaine ~~Capitaine~~.
Luce, Capitaine, chargé du Génie.
Allias, Lieutenant.
Clotte, Sous-Lieutenant.

Batterie de Canons-Revolvers.

(6 pièces Hotchkiss.)

MM. Bary, Lieutenant de vaisseau.
Salut, Enseigne de vaisseau.
de Marsai, Aspirant de 1re classe.

Artillerie de Terre.

(Une section de 80 de montagne, 45 hommes.)

M. Naud, Lieutenant — Décédé en rentrant à Saïgon

Mr Le Colonel Duchêne, de la Guerre, Commandant Supér
à compter du 16 Décembre 1884.

3e Bataillon d'Infie légère d'Afrique.

(Débarqué le 6 Janvier par le "Cachar", 798 hommes.)

M.M. Fontebride, Chef de Bataillon.
Berçaud, Capitaine Adjudant-Major.
Didier, Médecin-Major.
Delate, Lieutenant, Officier-payeur.
Henrion, Lieutenant, Officier d'approvisionnement.

3e Compagnie.... Penasse, Capitaine. Décédé à Kélung.
Leconte, Lieutenant. Blessé à la reconnaissance du 10 Janvier.
Sicard, Sous-Lieutenant. Tué au combat du 7 Mars.

4e d° ..... de Fradel, Capitaine. Blessé (amputé) au combat du 5 Mars.
Rolland, Lieutenant. Blessé le 5 Mars.
Figali, Sous-Lieutenant.

5e d° ..... Michau, Capitaine. Décédé au Tonkin.
Garnot, Lieutenant. Blessé au combat du 5 Mars.
Donetz, Sous-Lieutenant. Blessé au combat du 5 Mars.

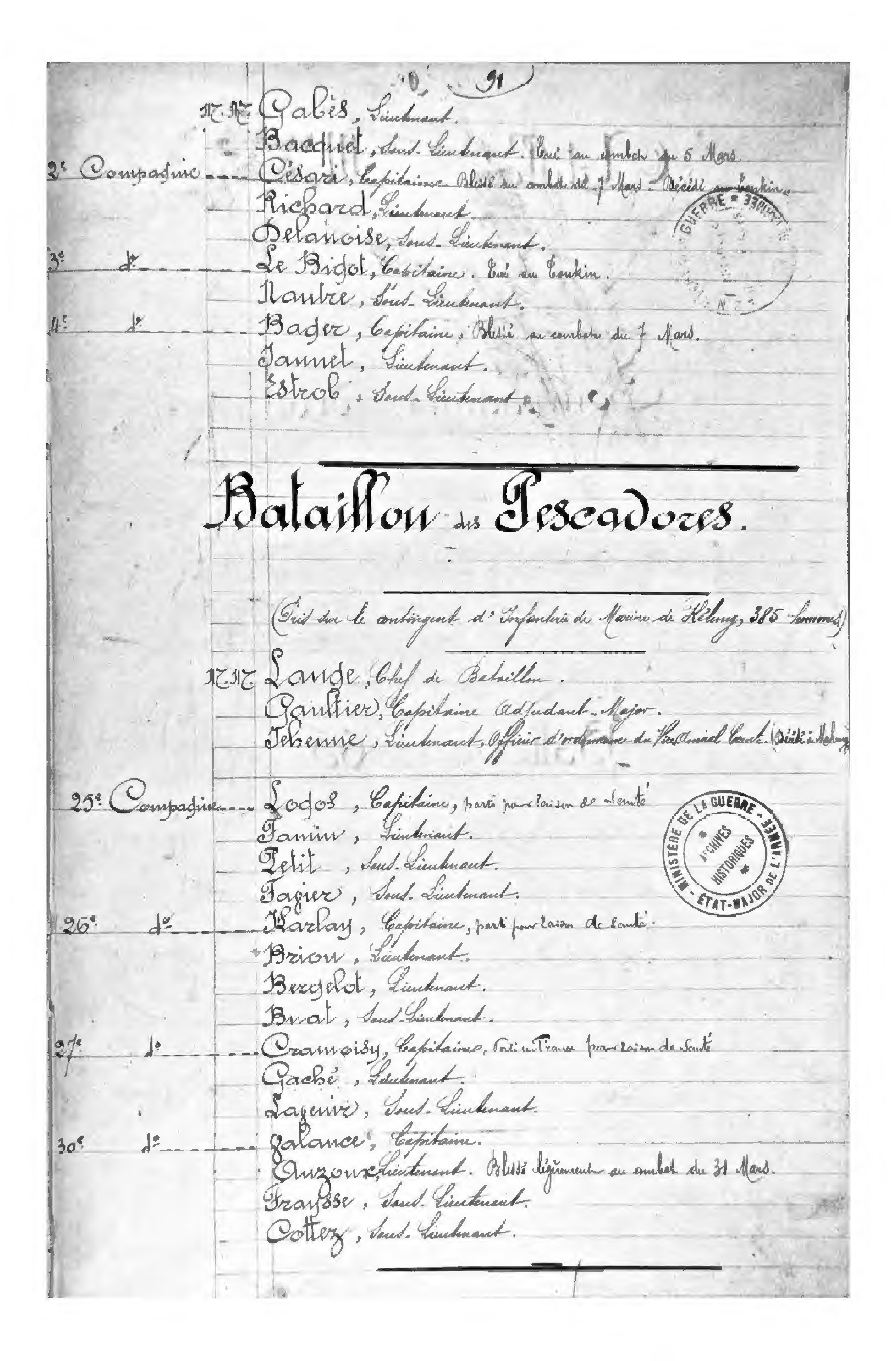
6e d° ..... Bernhart, Capitaine. Décédé au Tonkin.
Thomas de la Paligna, Lieutenant. Décédé au Tonkin.
Crachat, Sous-Lieutenant.

Légion Etrangère.

(Débarquée le 21 Janvier 1885, 800 hommes.)

M.M. Vitalis, Chef de Bataillon, parti en France pour raison de santé.
Bouyer, Capitaine Adjudant-Major. Blessé mortellement au combat du 5 Mars.
Werber, Lieutenant, Officier payeur.
Idoul, Lieutenant, Officier d'approvisionnement.
Melnotte, Médecin.

1e Compagnie.... M.M. du Marais, Capitaine. Décédé au Tonkin.



MM. Gabès, Lieutenant.
Bacquet, Sous-Lieutenant. Tué au combat du 5 Mars.

2e Compagnie ---- Césari, Capitaine. Blessé au combat du 7 Mars. Décédé au Tonkin.
Richard, Lieutenant.
Delanoise, Sous-Lieutenant.

3e d° ---- Le Bigot, Capitaine. Tué au Tonkin.
Naubre, Sous-Lieutenant.

4e d° ---- Bager, Capitaine, Blessé au combat du 7 Mars.
Jannet, Lieutenant.
Estrol, Sous-Lieutenant.

Bataillon des Pescadores.

(Pris sur le contingent d'Infanterie de Marine de Kelung, 385 hommes)

MM. Lange, Chef de Bataillon.
Gaultier, Capitaine Adjudant-Major.
Jehenne, Lieutenant, Officier d'ordonnance du Vice-Amiral Courbet. (Décédé à Kelung)

25e Compagnie ---- Lodos, Capitaine, parti pour raison de santé
Janin, Lieutenant.
Petit, Sous-Lieutenant.
Fagier, Sous-Lieutenant.

26e d° ---- Harlay, Capitaine, parti pour raison de santé.
Brion, Lieutenant.
Bergelot, Lieutenant.
Bruat, Sous-Lieutenant.

27e d° ---- Cramoisy, Capitaine, parti en France pour raison de santé
Gaché, Lieutenant.
Lagenie, Sous-Lieutenant.

30e d° ---- Galance, Capitaine.
Auzoux, Lieutenant. Blessé légèrement au combat du 31 Mars.
Fraysse, Sous-Lieutenant.
Cottez, Sous-Lieutenant.

Artillerie de Marine.

(2 pièces de 80, 33 hommes.)

M. Lubert, Lieutenant. Tué à Madagascar.

Compagnies de débarquement.

(241 hommes.)

Compie Bayard — MM. Gourdon du Lac, Lieutenant de vaisseau.
Compie Triomphante — Poirot, Lieutenant de vaisseau. Blessé au combat du 31 Mars
Compie d'Estaing — Pradère, Lieutenant de vaisseau.

Batterie de 65.

(4 pièces de 65, 44 hommes.)

MM. Amelot, Lieutenant de vaisseau.
Angagneur, Aspirant.
X.

M. Le Contre-Amiral Lespès, Commandant en chef, à la date du 12 Juin 1885.